

MERLIN
BEL-ESPRIT,
COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Par M. DORAT.

Incedo per ignes.



A LONDRES,

Et se trouve

A PARIS,

Chez MONORY, Libraire de S. A. S. M^{gr} le Prince de
Condé, rue & vis-à-vis l'ancienne Comédie Française.

M. DCC. LXXX.



SUJET DE L'ESTAMPE.

*Un Lettré de Gonesse, le Dimanche après l'Office
du matin, commente l'article Four aux Esprits-forts
des environs.*





R Ê V E R I E S D E M E R L I N .

*T*OUT va assez bien pour aller mal , disoit Fontenelle ; je commence à croire qu'il avoit raison. Le monde physique a ses loix qui le gouvernent, son mouvement qui l'entraîne , ses causes qui le dominant. Sans doute il en est de même du monde moral. Une certaine confusion apparente n'empêche pas qu'il n'existe un bel ordre intérieur, fait pour tranquilliser les mécontents. C'est un courant auquel il faut s'abandonner : il n'y a que ceux qui luttent qui fassent une sottise. Par exemple , je n'étois pas à m'appercevoir qu'il n'y a plus ni principes , ni frein , ni galanterie , ni gaîté , ni même d'esprit social ; mais , comme mon métier n'est pas d'être moraliste , j'étois assez tranquille sur cette espece de dépravation économi-philosophi-comique. J'avoue , en récompense , que sur d'autres objets je suis , depuis quelques années , dupe de mes idées , & de ce que j'ai cru mes réflexions. Or , qui est dupe , est bientôt victime. Aussi l'ai-je été , & c'est bien fait. Cela m'apprendra à mieux connoître les hommes avec qui j'avois à vivre. Par exemple , en matiere de goût , (comme ce mot

de goût est répété sans cesse par nos grands hommes) je croyois ingénument que nous avions conservé une sorte de tact, de finesse, un reste de cette décence extérieure & de cette pudeur de l'esprit, qui seule peut mettre quelque délicatesse dans les plaisirs. Cette ingénuité m'a conduit de méprises en méprises; entre autres, je ne fais par quel hasard je m'étois figuré que la scène François étoit encore le théâtre de la nation, & consacrée par conséquent à des compositions plus intéressantes & plus nobles. Cette bévüe m'a fait adopter un maudit genre, où l'Auteur s'avise de respecter les convenances, le Public & lui-même : Dieu fait ce que m'a valu ce beau calcul, & comme les amateurs des tréteaux se sont déchainés contre ma Muse pudibonde ! Aussi je ne crois pas qu'avec sa pruderie elle ose s'aventurer davantage, à moins qu'un beau jour elle n'endosse un habit de Gille, & ne surprenne ainsi l'admiration de ses ingénieux & folâtres concitoyens.

Quoi qu'il en soit, voici, dans le genre de la Comédie, mon dernier essai. Je me suis dépêché de le livrer à l'impression, pour prévenir la démangeaison de le faire un jour représenter. J'avois esquissé cette pièce il y a quelques années, & cette ébauche même a déjà été sous les yeux des Lecteurs; mais, telle qu'elle est aujourd'hui, elle n'a plus le moindre rapport à l'autre, si ce n'est dans quelques détails & dans quelques vers dont

l'idée seule est conservée. J'avois peut-être un peu d'humeur quand je fis la première, & l'humeur a toujours tort. La seconde est plus saillante, plus gaie; j'avoue même, avec confusion, que je la crois assez plaisante. D'abord j'avois fait porter les principaux traits sur un personnage trop grave, conséquemment peu théâtral; peut-être faut-il la charge comique, pour bien rendre un travers, aussi décrié que celui que j'ai voulu peindre. C'est honorer le ridicule, que de l'attaquer sérieusement; & ce n'est qu'en se jouant, qu'on doit châtier certains originaux. Au reste, je défie qu'on me reproche la plus légère personnalité; de la meilleure foi du monde, je n'ai eu qui que ce soit en vue. J'ai voulu seulement fronder en général l'esprit de nos coteries: esprit destructeur de toute émulation, du vrai talent comme de la vraie gloire, dégradant les gens de lettres, les divisant, aigrissant leur sensibilité, les rendant vindicatifs comme des Abbés, colères comme des enfans, faisant d'eux, en un mot, des especes de singes, dont on aime à voir les culebutes, les tours & les malices.

D'après cette façon de raisonner ou de rêver; n'ai-je pas été me mettre dans la tête que Merlin pouvoit être un personnage moral & presque utile? Si j'ai raison, tant mieux; si je me suis trompé, peu m'importe; c'est de la morale perdue, & une fantaisie satisfaite. La prônerie recommencera, comme si de rien n'étoit, & moi je recommence-

rai à rire des grands personnages qu'elle propose à notre admiration : à tout événement la retraite est prudente, & je m'y tiendrai.

Occupations pour occupations, j'aimerois encore mieux les Tragédies. Si l'on a le bonheur de les faire mauvaises, on est sûr, au moins, qu'elles réussissent ; & c'est une sorte de talent auquel, avec de l'attention, il est possible d'arriver.

Autre rêverie. L'époque actuelle ne sembleroit-elle pas interdire la carrière des Lettres à tout bon esprit qui calcule la disposition involontaire, & amenée par les circonstances, où le Public se trouve sans s'en douter ? Il fuit, par habitude, un mouvement progressif qu'on lui a imprimé ; mouvement dont il souffre, qui le fatigue, mais qui l'emporte, parce qu'une fois sur la pente, il n'est plus facile de s'arrêter. Ceci est pour les gens profonds, & me fera beaucoup d'honneur, sur-tout si j'ai l'art de le rendre inintelligible.

Depuis assez long-tems, fuyant le monde, un peu sauvage, très-solitaire, obligé de me recueillir dans le sein de mes amis, ou de me suffire à moi-même, j'ai été (par mes rêveries mêmes) entraîné à l'observation ; & quelques accès de vapeurs m'ont donné des crises de raison, dont j'ai profité, comme on va voir.

Oui, je le répète, il seroit fou dans ce moment-ci de prétendre à quelque célébrité littéraire, sur-tout si l'on joint à un talent vrai, l'indépendance qui

l'ennoblit, & la fierté qui l'isole. Voici qui devient sérieux; n'importe, suivons mon idée.

Depuis soixante ans, un homme admirable d'ailleurs, unique peut-être, & sûrement la production la plus éblouissante qui fût encore sortie des mains de la nature, avoit accoutumé ces prétendus Républicains, appelés gens de Lettres, au joug d'un Dictateur. Ce despote, autorisé par une foule de titres, avoit une foule de flatteurs qui étoient devenus tyrans sous lui; ces bonnes gens-là, à force d'être les échos & les valets d'un grand homme, ont fait semblant, pour s'arranger une existence, d'en être les adorateurs. Ne pouvant pas trop prétendre aux honneurs de l'apothéose, ils desservent au moins le Temple du Dieu. En conséquence il leur faut des prosélytes ou des martyrs. Ils ont juré de ne laisser s'élever rien à côté du colosse de gloire, au nom duquel ils oppriment à bonne intention. Ajoutez à cela un monde dédaigneux, blasé, fatigué d'applaudir, rassasié d'admiration, & dont un seul homme a lassé toutes les trompettes, & tari tous les éloges. Si je le connois bien, ce Public malade & dégoûté; si je l'ai bien démêlé à travers ma lorgnette, ainsi que ceux qui le font mouvoir, il lui faut à peu près trente ans de froideur pour expier soixante ans d'enthousiasme; la proportion est raisonnable. Pendant tout ce tems, ce que j'imagine qu'on puisse faire de mieux, c'est de rester les mains jointes, l'œil immobile & la

bouche béante devant la Pagode de Brama. La Littérature présente est vouée au culte des morts. Voilà pourquoi, moi qui n'y entends rien, j'ai été à peu près rayé du nombre des vivans.

Au reste, l'homme extraordinaire, objet de cette espèce de culte, le rend presque vraisemblable. Il étoit impossible de naître avec un esprit plus brillant, plus universel, plus fait pour jeter un éclat rapide, & laisser un long souvenir. Son goût étoit le résultat d'une sensibilité exquise, prompte & délicate. Son imagination ressemble au prisme : elle est le mélange de toutes les couleurs, de toutes les nuances qui s'y succèdent, s'y mêlent & se fondent l'une dans l'autre sans se brouiller. S'il n'étoit pas créateur par le fond des choses, il l'étoit par la forme enchanteresse qu'il leur donnoit. Ses conceptions, trop vives pour être profondes, n'en étoient pas moins marquées au coin du génie : il possédoit, au suprême degré, l'art des contrastes, le secret de ces rapprochemens si piquans, si bien faits pour ménager au Lecteur ces surprises charmantes qui le reposent de la fatigue de penser, & semblent le distraire en l'instruisant.

Au ton d'aménité, de politesse & d'aisance qui régnoit dans l'autre siècle, il joignoit la légèreté, la grace, & cette fleur d'érudition répandue sur le nôtre, sur-tout cet assemblage de raison & de frivolité qui l'a rendu si long-tems l'idole d'une nation, à-la-fois raisonneuse & superficielle.

Historien Romancier, Romancier Philosophe, il pique, il plaît, il attache; & l'on ne lui en veut jamais d'être trompé par lui, parce qu'on ne l'est plus, dès qu'on s'amuse. Personne n'a mis, plus que lui, à la portée des gens du monde, les trésors de la poésie & de l'éloquence.

C'est l'Ecrivain de tous les rangs, de tous les âges & de tous les états; & l'on pourroit lui appliquer la devise du soleil : *Non pluribus impar*. Dans ses Tragédies, sans avoir cette énergie, cette logique vigoureuse & féconde, ces combinaisons vastes de l'Auteur d'*Héraclius* & de *Rodogune*; sans posséder cette sagesse, cet ensemble, cet accord de toutes les parties, cette pureté, & particulièrement cette unité de couleur qui distingue le pinceau de Racine; enfin, sans prétendre aux beautés sombres & mâles de Crébillon, il a eu (par des moyens qu'il s'est créés) l'adresse de se placer à côté d'eux.

Il avoit observé que le Public qu'il lui falloit captiver, aimoit mieux les effets sensibles & frappans de l'action, que les gradations imperceptibles de l'art; la marche impétueuse des passions, que le calcul des vraisemblances; & la Tragédie pittoresque, que la Tragédie fortement pensée : d'après cette remarque, il a parlé aux yeux, au cœur, à l'imagination; il a déchiré les ames, fait couler les larmes, & laissé dire les critiques. A tous les dons naturels & acquis, qu'il seroit trop long de détailler, il joignoit une coquetterie

X RÊVERIES DE MERLIN.

d'esprit qui a beaucoup servi à l'éclat de sa réputation: sa correspondance étoit universelle; il louoit tout le monde, il écrivoit à tout le monde; il s'est, de son vivant, nommé cent successeurs, parce qu'il étoit bien sûr qu'il n'en auroit pas un. Il avoit été amené par degrés à cette complaisance bannale & intéressée qui, pour quelques fleurettes, lui valoit des adorations. Dans sa jeunesse, il prodiguoit moins ses éloges; il les adressoit à de jolies femmes, ou à des hommes aimables; sa gloire alors trouvoit mille contradicteurs. Sur ses vieux jours, il s'est mis à louer les fots, & il a eu pour lui l'univers.

Tel est l'homme prodigieux qui, encore un coup, nuit singulièrement aux Lettres après sa mort, à force de les avoir illustrées pendant sa vie. La réunion de tous les talens dans un seul être, nous refroidit nécessairement pour quelques talens, épars sur différens individus.

Il a épuisé la coupe de la gloire; il n'y reste plus que la lie; la boive qui voudra.





MERLIN,

AUX GRANDS HOMMES DES COTERIES,

ÉPIÎRE. (a)

ECOUTEZ-MOI, mes chers amis,
Je n'aurai pas le ton sévère,
Soyez, si cela peut vous plaire,
Lumineux, profonds, érudits;
Régnez, par vos calculs hardis,
Sur la Peuplade Littéraire.
De Pétersbourg jusqu'à Paris
Tendez le filet salutaire,
Où vont se prendre les esprits.
Que la clarté se développe
Avec chacun de vos pamphlets;
Qu'elle étonne, par ses reflets,
Tous les aveugles de l'Europe:
Faites galoper vos agens,
Extirpez les erreurs funestes:
Mais, pour Dieu, soyez bonnes gens,
Et, si vous pouvez, plus modestes.

JAMAIS ensemble on n'accola
L'orgueil & la Philosophie:
Il est la borne du Génie;
Evitez donc ce travers-là.

(a) Cette Epître avoit déjà paru défigurée dans quelques recueils; on la donne ici beaucoup plus correcte, & presque entièrement refondue. On a cru qu'elle seroit bien placée à la tête de Merlin Bel-Esprit; il y est question du même ridicule, & des mêmes originaux.

Avec votre ascendant suprême,
Que servent d'étrangers secours ?
S'il est puissant par ses entours,
L'homme n'est grand que par lui-même.
Vous êtes vains, doctes Héros,
Très-vains : en vérité, vous l'êtes
Comme si vous étiez des fots.
Vos intrigues sont mal-honnêtes,
Vous protégez des étourneaux,
Vos Sévignés sont des caillettes.
Mais, sur-tout, votre dignité,
Cette confiance profonde
Dont chacun de vous est doté,
Convenons-en, vaut qu'on la fronde.
Bien-loin d'aimer votre prochain,
Vous le menez à la baguette.
A vous croire, le genre humain
(Vous à part) languit & végete.
Dieu même est une idée abstraite,
Dont vous savez seuls tout le fin,
Et de son Etre souverain
La nature sort imparfaite,
Pour s'embellir sous votre main.
Que sommes-nous dans votre prose ?
De pauvres gens qu'il faut matter,
Même, au besoin, persécuter,
Afin d'en faire quelque chose.
Du sommet, d'où vous plongez tous
Sur notre obscure taupinière,
Vous nous poursuivez dans nos trous,
Avec des fleches de lumière.
Cela fini, vous rayonnez
Et levez votre tête altière,

En triomphateurs fortunés.
D'un laurier bannal couronnés,
A la file vous courez plaie,
Et l'un de l'autre vous prenez
Un bel encensoir circulaire,
Avec lequel vous vous donnez
Le plus doux encens par le nez;
Puis, rentrant dans le sanctuaire,
De l'auréole environnés,
Vous dictez un code à la terre,
Et ses habitans consternés
Attendent, au loin prosternés,
Qu'on les fustige & les éclaire.
A vos pieds le tems est cité,
Les siècles vous servent d'escorte;
S'il va poindre une vérité,
Fût-ce au bout du monde, n'importe
A l'affût tout exprès planté,
Un sage est là qui vous l'apporte,
Et, si le Diable vous emporte,
Ce n'est qu'à l'immortalité.
Il n'est pas, à ce qu'on m'assure,
Jusques à Pierre Bagnolet,
Qui ne raisonne à l'aventure,
Et ne soit fou *du produit net*!
Le dimanche, après la grand'messe,
Pour vous le drôle plein d'amour,
Et, partant, rempli de sagesse,
Commente votre article *Four*
A tous les penseurs de Gonesse.

SOYEZ enfin un peu confus;
Allons, allons, messieurs les Sages,

Bas les masques, on n'en veut plus;
On y voit mieux sur les visages.
Pensiez-vous, braves Protecteurs,
Que vos Nains en Philosophie,
Vos Mirmidons Littérateurs,
Et vos Linus sans mélodie,
Grimpés sur le dos des Prôneurs,
Alloient, avec leur psalmodie,
Elever le temple des mœurs,
Et la colonne du Génie?
Devenez moins vains & plus vrais.
Voyez Buffon, que la Nature
Initia dans ses secrets;
De sa touche énergique & pure
S'est-il enorgueilli jamais?
Tous les esprits de même étoffe
Ont brillé sans morgue & sans art;
Dès qu'on se croit un être à part,
On cesse d'être un Philosophe.
Montagne fit de ses erreurs
L'aveu sincère & magnanime.
Bien plus que la soif des honneurs,
C'est l'amour du vrai qui l'anime;
Il lut, en riant, dans les cœurs:
Ayant l'air d'effleurer l'abîme,
Il en fonda les profondeurs.
Dans son Dédale politique,
Bacon marchoit en hésitant;
Aucun d'eux ne fut despotique:
De vous, je n'ose en dire autant.
Montesquieu, bonnement utile,
Alloit puiser ses traits divins
Dans une ame douce & tranquille,

Qu'échauffoit l'amour des humains.
Corneille, que par fois on nomme
Parmi nos Auteurs estimés,
Lui, que gaîment vous déprimez,
Quoique sublime, étoit bon-homme.
Et tenez, vous en conviendrez,
La Fontaine qu'en conscience,
Par fois, un peu vous dénigrez,
Étoit pétri de bienveillance;
Il vous eût, je crois, admirés,
Tant il étoit plein d'indulgence !
Moi-même enfin, que l'on connoît
Pour le composé bien complet
Des plus beaux dons de la sagesse;
Moi, qui n'ai plus ce feu follet,
Dont je fis cas dans ma jeunesse,
Qui, comme on fait, possède à fond,
Soit les anciens, soit les modernes,
Et qui me suis montré profond
Dans mon Traité sur les Lanternes, (a)
On ne m'a point vu m'en targuer.
Chacun, sans choquer ma science,
Peut librement extravaguer,
Se piquer même d'ignorance.
Tout obtenir, ne rien forcer,
C'est le conseil de la prudence.
Il ne faut pas, parce qu'on pense,
Contraindre les gens à penser.

(a) Il doit paroître incessamment.



P E R S O N N A G E S.

M. DE NORVILLE.

Me. DE NORVILLE.

DORCI pere, *Capitaine de Vaisseau.*

DORCI fils, *Amant d'Hortense.*

HORTENSE, *Fille de M. de Norville.*

FORLIS, *Ami de Dorci fils.*

CÉLIMENE.

BÉLISE.

FATMÉ.

CALLIDÈS.

MERLIN, *sous le nom d'ULTRAMONTIS,*

Secrétaire de Forlis.

L'Abbé DURCET.

VERSAC.

BROUSSIN, *Personnage sourd, espece d'imbécille, qui n'en est pas moins un Bel-esprit.*

FINETTE, *Femme de chambre de Madame de Norville.*

20 JV 65

La Scene est à Paris, dans la Maison de M. de Norville.

MERLIN



MERLIN
BEL-ESPRIT,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
FORLIS, ULTRAMONTIS.

ULTRAMONTIS.

EH! oui, Monsieur; chéri, vanté, plein de renom,
Digne de l'enchanteur dont il porte le nom,
Merlin vous attendoit avec impatience.

FORLIS, regardant s'ils sont seuls.
Plus bas: tout s'est donc bien passé dans mon absence?

A

Par-delà notre espoir. Le Comte Ultramontis,
 Car, c'est de votre aveu ce nom-là que j'ai pris,
 Est un aigle!... ou cru tel : la fille m'est promise,
 Le pere est stupéfait, & la mere est conquise.
 Nuls soupçons, & comment en auroit-on ici ?
 Je n'ai jamais paru que sous cet habit-ci,
 Avec les vêtemens, comme les airs d'un maître,
 Et pas une ame enfin ne pouvoit m'y connoître.
 Je n'y venois jamais.

FORLIS.

Et Dorci ?

ULTRAMONTIS.

Furieux !

Il n'imagine pas que votre art, dans ces lieux,
 Lui suscite un rival, pour écarter les autres.

FORLIS.

Conviens donc qu'il est peu de soins comme les nôtres.
 Ne lui dis rien, au moins, & ris de son courroux.
 Sans le vouloir, sa joie agiroit contre nous.
 Il m'a toujours aimé, son bonheur m'intéresse :
 Je le fers par justice, autant que par tendresse,
 Et de pareils motifs doivent faire excuser

La ruse dont ici je n'ai pas craint d'user.
Courage ! en supplantant auprès de la Norville,
Tous ces originaux, dont elle prend le style,
Fais-lui voir à quel point elle peut s'égarer,
Puisque toi-même enfin t'en es fait admirer !

ULTRAMONTIS.

Eh mais ! écoutez donc, j'en vaux assez la peine,
Et suis fort étonné que cela vous surprenne.
Si vous me traitez bien, je mérite encor mieux :
J'exerce tous les dons que j'ai reçus des Cieux :
Non pas comme valet, (j'ai craint la servitude)
Mais en garçon d'esprit, trompant par habitude,
Par attrait, si l'on veut ; je connois bien mes gens,
Et j'ai choisi les fots, pour vivre à leurs dépens.
Ah ! diable, c'est un fonds qui jamais ne s'épuise.
L'intrigue est mon état, la gaîté, ma devise,
Le caprice, ma loi : je reste où je me plais ;
Je pars quand on m'ennuie, & ne dépends jamais.
Très-aisé dans mes mœurs, je tiens fort de ma mère.
Quant à l'incognito que fut garder mon père,
Je n'y pénètre pas : par eux abandonné,
J'eus recours aux talens. Dans Naples, où je suis né,
J'appris force latin, sous un fourbe à tonsure,
Professant la débauche & la littérature.

A ij

4 MERLIN BEL-ESPRIT,

Puis, m'exerçant après à duper les époux,
J'esquivai lestement la dague des jaloux,
Et, dans Madrid enfin, mon adresse importune
Me fit, plus de vingt fois, roffer au clair de lune.
Pendant les nuits, Monsieur, le manteau sur le nez,
Pouffant de longs soupirs presque passionnés,
J'escortois jusqu'au jour l'indiscrette guitare,
Et l'amour malheureux, qui n'est jamais avare.
Nul autre dans l'Espagne, & mille en feront foi,
N'escalade les murs aussi vîte que moi,
Ne glisse mieux billets dans une jalousie.
J'ai le pied bon, l'œil presté, & la main aguerrie.
Je danse, chante & bois; j'irois même au-delà,
Et crierois au besoin dans un chœur d'opéra.

FORLIS.

Oh! tu feras du bruit....&....

ULTRAMONTIS.

Quant au littéraire,
Vous savez, Dieu merci, ce que nous savons faire.
Et nos pédans, morbleu! n'ont qu'à bien se tenir.
La pièce, que contre eux vous m'avez vu finir,
On la jouera ce soir....

FORLIS.

Bon!

COMÉDIE.

5

ULTRAMONTIS.

Sans nulle remise.

Trois étoiles pour titre ! hem ! la ruse est exquise.
Je me cache, & pour cause. Entre nous, c'est pourtant
Une farce, d'un ton ! . . . qu'un autre en fasse autant.
Je vous dirai bien plus ; j'ai , dans mon répertoire ,
Un chef-d'œuvre tragique & fort lacrymatoire ,
Que jouèrent jadis des Acteurs Catalans ,
Et qu'on siffla , malgré des endroits excellens !

FORLIS.

Un chef-d'œuvre sifflé !

ULTRAMONTIS.

Mais , oui . . . je suis modeste.

FORLIS. .

Eh ! tant mieux ! l'incident surpasse encor le reste.
Moi , je veux qu'à tout rompre on l'applaudisse ici ;
Et l'honoraire croît , quand l'œuvre a réussi.

ULTRAMONTIS.

Dites , l'honneur. Sachez que pendant votre absence ,
J'ai fait un code , moi , chef-d'œuvre de démente ,
Un grimoire infernal , où je n'entendois rien ,

A iij

6 MERLIN BEL, ESPRIT,

Et qu'en dépit de tout, ils ont trouvé fort bien !
Callidès le premier . . . dans son ardeur frivole ,
Madame de Norville avec eux en raffole.
Je ne vous trompe point ; le code percera ,
Et vous verrez , Monsieur , qu'on vous en parlera.

(*Après un moment de réflexion.*)

Ce Callidès est drôle ! il me fuit à la piste ,
Le tout, pour me prouver qu'au fond je suis fort triste.
J'ai beau lui rire au nez , n'importe ; il me soutient
Qu'en secret je languis , & qu'un mal sourd me tient.

F O R L I S.

A propos , fais-tu bien qu'il a daigné m'écrire ?
A son retour , dit-il , il consent à m'instruire
De tout ce que j'ignore . . . & si c'est son projet ,
Il court risque , entre nous , de n'avoir jamais fait.
Je l'attends. Il s'est pris à ma candeur crédule.
Ma vénération , qui va jusqu'au scrupule ,
Le dispose à me croire , & tout n'en va que mieux.
Je les étonne tous par mon respect pour eux !
Toi , ménage toujours Madame de Norville ;
Sois empressé , galant , change à propos de style.
Je feindrai t'avoir vu dans des cercles brillans ,
Où l'on t'aura nommé le phoenix des talens.

Tu vois , tant qu'elle annonce en toi l'époux d'Hortense ,
 Les rivaux font craintifs ; adieu la concurrence.
 Leur découragement est le fruit de tes soins ,
 Et l'on pourroit , parbleu , s'enorgueillir à moins.
 Callidès jusqu'ici n'a parlé pour personne.
 Tu tiens tout en suspens , & notre affaire est bonne ;
 Car, Hortense accordée , & je l'espère ainsi ,
 Ton cœur est satisfait , & la cede à Dorci.

ULTRAMONTIS.

Quand la fille est jolie , & pourroit être nôtre ,
 La mitonner ainsi , pour le plaisir d'un autre ,
 C'est un peu dur , au moins.

FORLIS.

Point de réflexion.

Tâche de résister à la tentation.

Madame de Norville approche , ce me semble ;
 Viens , il faut éviter qu'elle nous voie ensemble.
 De secrets entretiens pourroient nous déceler ,
 Et ce n'est qu'en public qu'il faudra nous parler.

(Ils sortent sans être vus.)



SCENE II.

Me. DE NORVILLE *un livre à la main, & lisant.*

ON n'y tient pas ; on meurt, par-tout on s'extasie :
Les François, à la fin, ont une Poésie !
C'est un secret nouveau ; je crois cela prouvé :
Racine le cherchoit, & Bardus l'a trouvé.

SCENE III.

M. DE NORVILLE, Me. DE NORVILLE.

M. DE NORVILLE.

JE respecte en ces lieux vos doctes solitudes,
Et ne prétends gêner vos goûts ni vos études :
Mais, je voudrois qu'au moins, sauf vos autres loifirs,
La prudence veillât au choix de vos plaisirs.
Votre Cour est bruyante encor plus qu'affidue :
La société plaît, & non pas la cohue.
Tous ceux que vous voyez sont-ils bien éprouvés ?
Votre œil, assez long-tems, les a-t-il observés ?
Dès le premier aspect, ils savent vous séduire,

Vous jugez le dehors ; plus avant il faut lire.
Voulez-vous qu'avec vous je m'ouvre avec candeur ?
Je crains que ces gens-là ne péchent par le cœur.
Des vrais Littérateurs j'estime les lumieres ,
Je prise leurs travaux, leurs veilles me sont cheres ;
En charmant nos chagrins, ils sont nos bienfaiteurs :
Les bons livres , pour moi , sont des consolateurs ;
Mais l'abus de l'esprit, sa morgue infociable ,
Est de tous les abus le plus insupportable :
Il bannit la franchise & la simplicité ,
Sèche l'ame , la ferme, & détruit la bonté.

Me. DE NORVILLE.

Eh ! que dites-vous donc ? c'est par l'ame qu'ils brillent.
De traits d'humanité tous leurs écrits fourmillent.
Ils ont l'heureux talent & le rare secret
De servir l'univers du fond d'un cabinet.
Que font, après cela, des clameurs peu fondées ?
Ah ! nous touchons, Monsieur, au regne des idées ;
De mille préjugés qui berçoient nos aïeux ,
Nos esprits moins tardifs sont dégagés par eux.
Nous préserve le Ciel de voir l'intolérance
Vouloir inquiéter leur noble indépendance !
Qu'ils soient libres , chéris, *opulens* & *fêtés*,
Vous les verrez par-tout semant les vérités ,

10 MERLIN BEL-ESPRIT,

Arriver à la gloire à travers les injures,
Civiliser l'Europe, à force de brochures !
Mais, si de leurs travaux le cours est suspendu,
Tout languit, tout s'arrête, & le monde est perdu.

M. DE NORVILLE, *avec un peu d'humeur.*

Bon ! ne voilà-t-il pas de leurs mots emphatiques ?
Quoi que puissent conter ces bavards dogmatiques,
Le monde ira sans eux : leurs systèmes, leur goût,
Et leur Prose, & leurs Vers, n'y feront rien du tout.
Et puis, de ces objets croit-on qu'ils s'entretiennent ?
Que tout soit renversé, mais que vos soupés tiennent,
C'est leur vœu. Chassez-moi tout cet essaim maudit,
Qui ne nous apprend rien, & qui nous étourdit.
Marions notre fille avec Dorci qui l'aime ;
Cet hymen leur convient, il convient à vous-même.
Si j'avois quelque humeur, ces nœuds vont la calmer,
Et ces deux chers enfans, comme ils vont nous aimer !
Bref, laissons vos docteurs & leur petit délire ;
L'Europe s'en amuse, & fait fort bien d'en rire.
Revenons au solide ; il faut tenir aux fiens.
Je crois qu'on n'est heureux qu'à force de liens.
Vos gens les rompent tous ; je veux qu'on les resserre.
De leur sublimité nous avons bien à faire !
Il nous faut du bonheur, un esprit droit, sensé,
Et des plaisirs, sur-tout pour un âge avancé.

COMÉDIE. II

Me. DE NORVILLE, *d'un ton froid & tranquille.*

Pour les mœurs d'autrefois, vous êtes plein de zele,
Et vous venez d'en faire un tableau très-fidele,
Même assez éloquent.

M. DE NORVILLE.

Hé bien! vîte, un aveu.

Me. DE NORVILLE.

Un moment, s'il vous plaît. Comme vous prenez feu!
Quoi, fans nul examen, faut-il qu'on se décide?

M. DE NORVILLE.

L'examen est de trop, lorsque le cœur nous guide.

Me. DE NORVILLE.

Il faut, avant d'agir, penser très-mûrement.

M. DE NORVILLE.

Il faut, fans y penser, agir par sentiment.

(Callidès entre, & reste un moment au fond du Théâtre.)



S C E N E I V.

CALLIDÈS , M. & Me. DE NORVILLE.

CALLIDÈS *approchant.*

LE sentiment !... mon ame à ce mot se réveille.
Il est si cher au cœur , & si doux à l'oreille !
Liberté , confiance ! ô commerce enchanteur !
Ce qu'il ôte à l'ivresse , il l'ajoute au bonheur.

M. DE NORVILLE *à sa femme.*

Je n'y saurois tenir ; ce jargon-là m'ennuie.

(haut.)

Je vous quitte , & vous laisse en bonne compagnie.
Monfieur m'excusera ; je l'écouterois bien ,
Mais sans fruit.... son esprit est trop fort pour le mien.



SCENE V.

Me. DE NORVILLE, CALLIDÈS.

CALLIDÈS.

VOTRE texte, à coup sûr, étoit l'hymen d'Hortense ;
Il voudroit que Dorci fît pencher la balance ;
Le bonhomme est borné. Mais, sans vouloir l'aigrir,
C'est au meilleur avis qu'il faut savoir tenir.
Je pense que Versac....

Me. DE NORVILLE.

Callidès, c'est qu'un sage
Est aussi pour ma fille un trop grand personnage.
Ultramontis, plus gai, vif, aimable, charmant,
A l'érudition joint encor l'agrément.
Versac est taciturne.

CALLIDÈS.

Une tête inventive
Veut du recueillement ; elle en est plus active....
Il seroit au besoin fort galant.

Me. DE NORVILLE.

Je le crois.

14 MERLIN BEL-ESPRIT,

CALLIDÈS.

Il a, dans les journaux, mis des vers autrefois.
Hortense, j'en suis sûr, chérira son empire;
Croyez qu'il lui dira . . . tout ce qu'il faudra dire.

Me. DE NORVILLE *en souriant.*

Et le Comte, encor mieux.

CALLIDÈS.

Souffrez

Me. DE NORVILLE.

Eh ! le voici.

SCENE VI.

LES MÊMES, ULTRAMONTIS.

ULTRAMONTIS. (a)

AH ! Madame, c'est vous que je cherchois ici.
Fouillant dans les papiers, dont le tas m'environne,
J'ai trouvé cet essai de Romance Laponne.

* Tout ce rôle doit être joué gaiement, follement même, avec *du mordant* dans la plaisanterie, & quelquefois même une certaine *charge comique*, pourvu que ce ne soit pas celle d'un Valet. Un Acteur bouffon tueroit le personnage.

J'accours vous l'apporter ; faisant tout à l'envers,
L'amour de Laponie en a dicté les vers.
Mais moi, pour faire nargue à votre chromatique,
J'ai rattrapé l'accent de la *douleur antique* ;
C'est sur ce mode-là que je veux la chanter.

Me. DE NORVILLE.

Vous savez la musique ?

ULTRAMONTIS.

Oh ! non, sans me vanter,
Ma tête eut jusqu'ici bien autre chose à faire.
Je hais ses élémens, leur long préliminaire,
Et vous m'entendriez, raisonneur ennuyeux,
En parler bien plus mal, si je la favois mieux.
La note est mon fléau.... loin de moi le technique;
Je m'attache au moral : aussi j'y suis unique !..
Et, malgré trois docteurs qui me l'ont défendu,
Mon malheureux esprit s'y jette à corps perdu.

Me. DE NORVILLE.

Quel feu ! quelle gaîté !

CALLIDÈS, avec poids & gravité.

Je n'en suis pas la dupe.

ULTRAMONTIS.

Oui, vraiment, j'oubliois qu'un grand chagrin m'occupe.

16 MERLIN BEL-ESPRIT,

Me. DE NORVILLE.

Hâtons-nous ; ce morceau rare, & fait pour tenter,
Avec ma fille & vous, je veux l'exécuter.

ULTRAMONTIS.

Volontiers; mais avant, mon indiscrete audace,
D'un moment d'entretien sollicite la grace.
Dans cette Cour, qu'ici vous savez captiver,
Jusques à vous, jamais on ne peut arriver.

(*A Callidès.*)

Permettez-vous ?

CALLIDÈS *avec ironie.*

Je vais m'éloigner par prudence ;
Et laisser un champ libre à votre confidence.

(*Callidès s'éloigne avec un air d'humeur.*)



SCENE

SCENE VII.

Me. DE NORVILLE, ULTRAMONTIS.

ULTRAMONTIS.

JE le soupçonne d'être un tant soit peu jaloux ;
Il voit de mauvais œil que je reste avec vous.
Les grands hommes du jour sont sujets à l'envie ;
Moi , je suis au-dessus au fond l'on s'apprécie ,
On sent ce que l'on vaut ; & votre choix , d'ailleurs ,
Lui seul me soutiendrait contre mes agresseurs.
Celui-ci , n'est-ce pas , fort tenté de me nuire ,
Près de vous , en ami , voudrait bien me détruire ,
Me supplanter un peu , sur-tout , vous détacher
Du projet d'un hymen , qu'il espere empêcher ?

Me. DE NORVILLE.

Point du tout ; Callidès , je crois , vous rend justice ,
Et son intention

ULTRAMONTIS *très-gaîment.*

Dégénère en malice.

Je le révere , moi ; mais c'est , dans tous les cas ,
Un Docteur très-rusé : ne vous y fiez pas.

B

18 MERLIN BEL-ESPRIT,

Aimable, ravissante, & dans votre bel âge,
 (Car on n'est qu'un enfant, avec un tel visage)
 Il vous faut des amis instruits, mais pleins de goût,
 Qui, ne pesant sur rien, prennent la fleur de tout.
 Les gens d'un certain ordre ont un certain usage;
 Et puis fuir le chagrin, me semble un point fort sage.
 Moi, je fais, à peu près, tout ce qu'on peut savoir;
 Mais, par fois, je descends, & ne crois point décheoir.
 D'Hortense époux futur, je retiens, par avance,
 De vos amusemens la joyeuse intendance;
 Votre maison fera le rendez-vous des jeux:
 Jouir est le grand art; c'est celui des heureux,
 Le mien, le vôtre; en vain la raison se récrie.
 A quoi bon un pédant qui toujours contrarie?
 Reposez-vous sur moi du soin de la bannir.
 Oui, dès que votre main aura su nous unir,
 Je veux que votre esprit, sa grace irrégulière,
 Chez vous fassent confondre & la fille & la mère.
 'Attraits un peu formés, ou bien attraits naissans,
 Sont même chose au fait, c'est toujours le printems;
 Et Paris va connoître, en sa double fortune,
 Une Minerve, au moins, & deux Vénus pour une.
 La perspective est douce, & ne peut effrayer.

Me. DE NORVILLE, *en minaudant.*
 Le moyen, dites-moi, de vous contrarier?

Mon humeur, près de vous, n'est pas reconnoissable;
 Vous ne flattez, j'écoute, & j'en suis plus aimable.
 Oui, je vous laisserai le maître absolument,
 De marier chez moi l'étude & l'enjouement.

ULTRAMONTIS.

Ah! ça, que Callidès, avec sa mine austere,
 N'aille pas déranger ce que nous voulons faire,
 Chicaner nos projets.

Me. DE NORVILLE.

Non, non, ne craignez rien.

(*En souriant.*)

L'une des deux Vénus vous ménage un soutien.

ULTRAMONTIS.

Il faut encor, je crois, ménager....

Me. DE NORVILLE.

Qui?

ULTRAMONTIS.

Bathile.

Il est sans frein, sans mœurs, mais il aura du file.

Me. DE NORVILLE.

Il est si confiant, & si présomptueux!

B ij

ULTRAMONTIS.

De quoi vous plaignez-vous ? eh, Madame, tant mieux !
Le public , assez dupe en dispensant la gloire ,
Ne croit vraiment qu'à ceux qui s'en font fait accroire.
Et puis, un peu d'orgueil , mobile des vertus ,
Est d'obligation , d'après nos instituts.
J'en use avec succès au profit de la secte ;
Nous sommes insolens , afin qu'on nous respecte.
Regardez Dorilas & son air de dédain !
Où donc en feroit-il , s'il n'eût pas été vain ?
Je suis dans le secret ; lui-même il se méprise.
Mais on peut (en payant) l'employer dans la crise ;
Il écrit tant qu'on veut , pour ou contre , & très-bien ;
Supérieur à tout , il ne répugne à rien.
Que faire ? S'il persiste à nous vendre sa plume ,
Est-il juste qu'en vain pour nous il se consume ? ...
Oh ! non : fans être ému , je ne peux y penser ,
Et c'est un bon valet qu'il faut récompenser.

Me. DE NORVILLE.

Nous verrons ; mais cédez à mon impatience ;
Il me tarde , entre nous , de savoir la Romance.

ULTRAMONTIS.

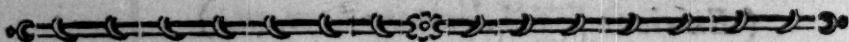
Ah ! le genre lapon a pour vous de l'attrait ?

(*En riant & lui donnant la main.*)

Vous avez tous les goûts, & c'est ma foi bien fait.
N'excluons jamais rien ; c'est être aussi trop dupe.
Aujourd'hui l'on amuse, & demain l'on occupe.
Savans, ou turlupins, tout me va, tout est bon ;
En changeant de folie, on a toujours raison.

Fin du premier Acte.





A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

D O R C I , H O R T E N S E , F I N E T T E .

D O R C I .

*(A Hortense.)**(A Finette.)*

U N mot...un seul instant...retiens-la....Belle Hortense,
C'est trop me condamner à fuir votre présence.

H O R T E N S E .

Quoi ! Dorci, vous osez vous montrer en ces lieux ?

F I N E T T E .

Eh ! que n'ose-t-on pas quand on est amoureux ?
Quoi ! n'a-t-il pas pour lui, son amour & son âge,
Votre pere & Finette ?

H O R T E N S E .

Allons, tu n'es pas sage.

(à Dorci.)

Ma mere me défend de vous parler jamais.

DORCI.

Eh ! que répondez-vous à cela ?

HORTENSE.

Je me tais.

DORCI.

Ce silence....

FINETTE.

Est prudent.

(*A Dorci.*)

Oh ! je l'ai bien conduite.

Vous avez deux rivaux à présent.

DORCI.

Parle vite.

Quel est l'autre ?

HORTENSE.

Verfac.

DORCI.

Quoi ! ce triste rêveur ? ..

FINETTE.

Rêve à vous supplanter.

HORTENSE.

Il en veut à mon cœur.

B iv

FINETTE.

Oui, vraiment, il leur faut des femmes agréables,
A ces maudits lettrés, plus malins que des diables!
Je ne les peux souffrir; je suis bien moins que vous,
Mais je ne voudrois pas d'un savant pour époux :
Eux, toujours eux, puis rien. Malgré leur excellence,
J'aime mieux rester fille avec mon ignorance;
Je fais ce que je fais, & cela me suffit :
On peut rire & jaser, sans avoir tant d'esprit.

DORCI.

Finette a bien raison, tant d'esprit nuit à l'ame;
C'est la vôtre aujourd'hui que mon amour réclame.
Promettez-moi de fuir ces horribles liens,
Qui, faisant vos malheurs, mettroient le comble aux miens.

HORTENSE.

Oui, je vous le promets. . . .

FINETTE.

Moi, je le certifie.

HORTENSE.

L'amour est courageux, quand tout le justifie.
Dorci, je ne fais rien; mais, fidele à l'honneur,
Pour ne pas m'égarer, j'ai consulté mon cœur.
Oui, ses impressions sont les seules que j'aime;

L'attrait d'une ame tendre est plus sûr qu'un système.
Tenez, je crois sentir cette vérité-là.

(*Mettant la main sur son cœur.*)

A-t-on besoin d'un guide ? . . . il faut le chercher là.
Il s'en échappe un cri, vainqueur de l'imposture,
Et nos devoirs y sont écrits par la nature.
Le plus vrai, le plus doux, cher Dorci, c'est d'aimer
L'objet que cent vertus nous ont fait estimer;
De lui garder sa foi, d'adorer son image,
Et, s'il est malheureux, de l'aimer davantage.

DORCI, *au comble de la joie.*

Je craignois, je tremblois; ce mot m'a rassuré :
Vous rendez à la vie un cœur désespéré.

HORTENSE, *croyant entendre quelque bruit.*

Finette ?

FINETTE.

Eh ! oui, je vois ce qui vous a troublée.
De nos savans, voici la salle d'assemblée.
Ils pourroient

DORCI.

Les cruels ! ils ignorent le prix
Des momens enchanteurs que l'amour a surpris.

26 MERLIN BEL-ESPRIT,

HORTENSE.
D'un désordre... qui plaît.

DORCI,
D'un soupir qui s'échappe.

FINETTE.
D'un regard qu'on devine, ou d'un mot qu'on attrape.
Paix !... j'imagine bien qu'ils ignorent aussi
Que par-tout on les hait, & que l'on s'aime ici.
Ne nous trahissons pas.... Ciel ! je crois les entendre !
Non c'est Forlis...

HORTENSE.
Dorci, s'il alloit nous surprendre ?
Il vient ; adieu.

FINETTE à Dorci.
Bon-jour.

DORCI.
Restez. Pourquoi le fuir ?

HORTENSE.
S'il nous voyoit ensemble, il iroit nous trahir.

FINETTE à Dorci.
Vos amis sont discrets.
(Elles sortent.)

SCENE II.

FORLIS, DORCI.

FORLIS.

N'ÉTOIT-CE pas Hortense?DORCI, *plein de trouble & d'agitation.*

Cruel!.. elle ne peut souffrir votre présence.

Nous, Forlis, nous, liés dès nos plus jeunes ans,

Pouvons-nous bien avoir des goûts si différens?

Je ne reconnois plus vos mœurs, votre droiture,

Cet esprit simple & juste, ami de la nature.

A mes persécuteurs vous vous êtes livré;

Par leurs principes faux, ils vous ont égaré.

Cependant aujourd'hui je me vois leur victime.

FORLIS, *dans le plus grand calme. (a)*

Vas, crois que ma conduite est sage & légitime.

Un tems, j'ai craint pour toi leur animosité.

DORCI.

Moi, Forlis, je la brave, & suis pour l'équité.

FORLIS *d'un ton ironique.*

Ils ont pourtant chez eux....

(a) Cette opposition bien marquée de la part des Acteurs, doublera l'effet de la Scene.

D O R C I , avec impatience.

Voyons, nomme, propose
Six de ces Messieurs-là, qui vaillent quelque chose.
Est-ce un Monsieur Brouffin, personnage important,
Arbitre souverain, qui ne voit, ni n'entend ?
Vas, vas, ils ont chez eux (je connois leur finesse)
Des tartuffes de goût , ainsi que de sagesse.
Voilà , pour te charmer , des titres fort touchans !
Moi, je fais grace aux fots, mais non pas aux méchans ;
Et l'on fait s'ils le font ! . . . Egoïstes suprêmes,
Leur Dieu, c'est l'intérêt; ils n'aiment rien qu'eux-mêmes
Quelque prix qu'il en coûte , ils veulent dominer,
Attirent pour corrompre, & prônent pour régner.
Leur trafic effronté de louange ou de blâme ,
De tout tems, j'en conviens , a révolté mon ame ;
Douce, sensible & franche, elle ne peut souffrir
Qu'on veuille la tromper, la contraindre, ou l'aigrir.
Dans la société, je vois avec colere
Ou le mal qu'ils ont fait, ou le mal qu'ils vont faire.
Leur seul mérite est l'art d'écarter, à dessein,
Tout juge impartial, tout esprit droit & sain,
Pour exalter un fat qui les voit, les encense,
Et fait, incognito, grand honneur à la France ;
Un Comte Ultramontis, que je démasquerai . . .
Je ferai mieux encor, car je l'éconduirai.

FORLIS, *avec sang-froid.*

Calme-toi; si tu n'as que ce rival à craindre,
Je n'imagine pas que tu sois fort à plaindre.

DORCI.

Madame de Norville en est folle.

FORLIS.

Tant mieux!

DORCI.

Hé bien! moi, j'en suis las; il choque ici mes yeux.

FORLIS.

Je te jure pourtant qu'il te sert à merveille.

Sois tranquille, je fais ce que je te conseille.

DORCI.

Tranquille? eh! oui, tranquille! A propos, d'aujourd'hui
Mon pere est arrivé.

FORLIS *toujours posément.*

Tu vois, c'est un appui.

DORCI.

Il parlera du moins.

FORLIS.

Il fait braver l'orage.

D O R C I, *d'un air triomphant.*

Il vient décidément presser mon mariage ;
Je compte là-dessus....

F O R L I S.

Vas, il n'y pourra rien.
Je n'y fais qu'un secret, mon cher, & c'est le mien.

(*Tirant sa montre.*)

Voyons; mon heure approche. On entre; c'est Norville.

D O R C I,

Et mon pere avec lui....

F O R L I S.

L'entretien est utile.

(*A part, en sortant.*)

Je vous laisse; & vais lire avec sécurité
Un Drame.... trop mauvais, pour n'être pas goûté.



SCENE III.

M. DE NORVILLE, DORCI pere, DORCI fils.

DORCI pere, *en embrassant son fils.*

AH! te voilà? bon jour. D'où vient cet air timide?

DORCI fils.

Je crains...

DORCI pere, *avec une brusquerie gaie.*

C'est fort mal fait; il faut être intrépide.

(*A Norville, en riant.*)

(*A son fils.*)

Vois, cet étourdi-là... pas mal tourné?... Crois-moi,
Vas penser à ta Belle; on va parler pour toi.



SCENE IV.

DORCI pere, M. DE NORVILLE.

DORCI. (a)

J'AI jeté l'ancre; allons, mes courses sont finies;
J'ai visité nos ports, j'ai vu nos colonies,
Et je touche au repos que je m'étois promis.
Il est si consolant de revoir ses amis!
Elle date de loin notre amitié. . . . Norville,
Il faut la resserrer, & rien n'est plus facile.
Nous avons, tu le fais, deux amans à pourvoir.
Ton Hortense & mon fils, n'ont encor que l'espoir.
Il est tems qu'en effet leur bonheur s'accomplisse:
L'amour les assortit, que l'hymen les unisse.
Un tel engagement ne peut être qu'heureux:
Il est devoir pour nous, s'il est plaisir pour eux.

(a) Le bon sens, la franchise, une gaîté piquante, à force d'être naturelle, un peu de rudesse, que la sensibilité tempere, & jamais de grossièreté; tels doivent être pour le jeu les caracteres de ce rôle, le contraste le plus heureux que j'aie pu donner aux pédans maniérés, froids ou impertinens que j'introduis dans cet ouvrage.

NORVILLE.

NORVILLE.

A cet engagement je veux être fidèle ;
Et ton impatience est assez naturelle.
Mais, depuis ton départ, tout a changé de ton ;
Et tiens, je ne suis pas maître dans ma maison.
Ma femme, que tu vis douce, aimable, enjouée,
N'est plus qu'une pédante, aux chimères vouée ;
Dogmatifant sur tout, jargonnant sur les arts,
Et m'ennuyant, Dieu fait, dans ses doctes écarts !
Elle est folle aujourd'hui de certains personnages
Qui l'ont enforcélée avec leurs griffonnages.
Tout l'esprit de la France est ici rassemblé ;
Elle a toujours bien dit, avant d'avoir parlé ;
Et, lorsque sa raison a l'air de s'en défendre,
C'est par sa vanité qu'ils ont l'art de la prendre.
On érige en miracle un billet qu'elle écrit :
Les bourreaux m'ont gâté son cœur & son esprit.

DORCI.

Tout cela ne fait pas qu'en son impatience,
Mon fils, tout bonnement, n'aime & n'épouse Hortense.

NORVILLE.

Votre fils est aimable, il est rempli d'honneur ;
Mais, malheureusement, il n'est point un penseur.

C

D O R C I.

Parbleu, je voudrois bien qu'il s'avisât de l'être!
Il ne s'y jouera pas; il fait trop me connoître:
Je ne l'ai point instruit à penser plus que moi.
Qu'il serve son pays, se batte pour son Roi;
Qu'il soit loyal, humain, s'exprime avec son ame;
Qu'il aime ses amis, ses devoirs & sa femme...
Voilà les sentimens qu'on lui fut inspirer;
Et Dorci les aura, j'ai lieu de l'espérer.
Mon éducation fut un peu négligée;
La sienne est plus brillante, & fut mieux dirigée.
Avec de la franchise, on n'a besoin de rien:
C'est mon systême, à moi; mais la grace sied bien.
Il en a, j'en conviens; ta fille en est chérie,
Et je suis le valet de la Philosophie.
Elle a beau m'étaler ses augustes appas;
L'amour est son ancien, il doit avoir le pas.
Use d'autorité.

N O R V I L L E.

Quel conte! Avec ce style,
Contre moi je mettrois & la Cour & la ville.
Ma femme tient à tout.

D O R C I.

Oh! comme il lui plaira;

Mais, puisque tu consens, mon fils épousera.

Il est tems qu'à mon tour j'exige quelque chose.

NORVILLE.

Encore un coup, sur moi que ton cœur se repose;

La modération est l'art qui m'appartient.

La violence aigrit, & la douceur obtient.

DORCI.

Bah! à ta place, moi, j'enverrois tout au diable;

Ma femme & ses docteurs.

NORVILLE.

Parti fort raisonnable!

DORCI.

La modération n'est point de mon ressort:

Qui s'emporte a raison, & la foiblesse a tort.

(On entend des applaudissemens derriere le Théâtre.)

Quel est donc ce train-là? le plaissant tintamarre!

NORVILLE.

Je ne suis pas surpris qu'il t'ait paru bizarre.

(Les applaudissemens recommencent.)

DORCI.

Il redouble!

NORVILLE à part.

Ah! vraiment, l'ouvrage a réussi.

C ij

36 MERLIN BEL-ESPRIT,

DORCI.

L'ouvrage!... Encore un coup, qu'est-ce donc que ceci?
Sommes-nous chez des fous, ou suis-je chez Norville?

NORVILLE.

Chez des fous.

DORCI.

Ton humeur est aussi trop facile.

NORVILLE.

C'est une tragédie.

DORCI.

Après?

NORVILLE.

Qu'on applaudit.

DORCI.

Quoi! l'on joue à cette heure?

NORVILLE.

Eh! non pas; mais on lit.

DORCI, *riant avec éclat.*

Tu ne plaisantes pas? La burlesque aventure!

Oh! c'est être endiablé de la littérature.

NORVILLE.

Que veux-tu ? c'est , dit-on , un chef-d'œuvre divin ,
Que l'on ne peut , mon cher , admirer trop matin ,
Rêvant à tout cela , si j'en crois l'apparence ,
Ma femme , cette nuit , se récrioit d'avance ;
Elle battoit des mains ! . . .

DORCI.

Cette nuit ! tout de bon ?
Et tu ne voudras pas la mettre à la raison ?
D'un sommeil si bruyant prévenir la tempête ,
Et l'apprendre à rêver , sans te rompre la tête ?
Le bel-esprit est certe un étrange tourment !
Corbleu ! c'est bien le moins qu'on soit bête en dormant.

NORVILLE.

Le bruit cesse.

DORCI.

Tant mieux.

NORVILLE.

La lecture est finie.

DORCI.

Peste soit du lecteur & de son beau génie !



SCENE V.

LES MÊMES, FINETTE.

FINETTE.

AH! Monsieur, je me meurs!

D O R C I.

De quoi donc ?

FINETTE.

C'est d'ennui !

N O R V I L L E.

C'étoit le mal d'hier.

FINETTE.

C'est le mal d'aujourd'hui.

Je me suis attachée au trou de la serrure,

Pour tâcher d'attraper ma part de la lecture.

L'Auteur, comme un démon qu'on vient de conjurer,

Dans l'endroit le plus tendre, avoit l'air de jurer,

Et puis rouloit des yeux ! . . . Quant à la Tragédie,

Jamais on ne brocha pareille rapsodie.

C'est un vilain corsaire, amoureux comme un fou

D'un minois Africain, tombé je ne fais d'où.

Un grand flandrin de Prince arrive à la traverse ;
Quand il voit son rival , il tombe à la renverse :
On le relève , il pleure & très-heureusement ,
Le corsaire intéresse un peu plus que l'amant ;
C'est-là le coup de maître . . . Après viennent les crimes.
Des spectres voltigeans sur le bord des abîmes ;
Une Dame voilée , une autre & cætera.
Mon Dieu ! les sottes gens que tous ces héros-là !
N'importe ; on s'extasie , & le délire entraîne.
Bélise & Célimene en auront la migraine.
» Moi , dit l'une , j'ai cru périr au dénouement !
» Oh ! l'admirable horreur , dit l'autre en grasseyant.
» Que l'on plaint ce tyran étouffé dans la foule !
» Ce bûcher de la fin , fait venir chair de poule !
» On n'entend rien au nœud , tant il est bien formé !
» Le cinquieme acte étonne . . . ah ! comme il est rimé ! »

NORVILLE.

Finette, c'est assez.

DORCI.

Non pas , laisse-la dire.

FINETTE.

J'ai tant bâillé , Monsieur , qu'il m'est permis de rire.

DORCI.

Dis , est-elle à ta femme ?

C iv

NORVILLE.

Oui.

DORCI.

J'aime son minois.

Et comment donc sur elle a pu tomber le choix
De ton illustre épouse ?

NORVILLE.

En tout, son esprit brille ;

Elle flatte la mere, & ne sert que la fille.

DORCI.

Une telle conduite est pleine de bon sens.
Elle juge à merveille, & peint très-bien ses gens.
Pour ce double mérite, il faut que je l'embrasse.

FINETTE.

Moi ?

DORCI.

Toi. Je ne suis point un lecteur à la glace,
Mais un brave marin, ardent & résolu,
Qui ne démâre point de ce qu'il a voulu.

FINETTE.

Monsieur est dans le vrai.

DORCI.

Mais, oui, j'ai des principes.

FINETTE.

Oh ! cela faute aux yeux....

(*Dorci embrasse Finette malgré elle.*)

NORVILLE *en riant.*

Comme tu t'émancipes !

Chut. La docte cohue approche de ces lieux.

DORCI, *ramassant son chapeau qu'il a laissé tomber
en embrassant Finette.*

Et moi, très-brusquement, je te fais mes adieux.



SCENE VI.

Me. DE NORVILLE, CÉLIMENE, BÉLISE,
CALLIDÈS, BROUSSIN, l'abbé DURCET,
VERSAC, FATMÉ, FORLIS.

(*Broussin s'assied seul, appuyé sur sa canne.*)

(*Versac réfléchit profondément, & écrit de tems en tems sur un manuscrit assez volumineux.*)

Me. DE NORVILLE regardant Forlis.

C'EST un vrai phénomène! il faut qu'il aille aux nues.

BÉLISE.

Que de sensations . . . jusqu'alors inconnues!

FATMÉ, en grasseyant.

Une touche si fine!

Me. DE NORVILLE.

Un faire si moëlleux!

CÉLIMENE.

L'ensemble!

BÉLISE.

Les détails!

Me. DE NORVILLE.

Le style merveilleux !
Avez-vous remarqué ces nuances légères ,
Et l'art approfondi dans ses moindres mystères ?
Jusqu'à ce Roi cruel , tout à su m'attendrir.

F A T M É , *en grassoyant.*

Tenez , j'ai le cœur gros de l'avoir vu mourir.

Me. DE NORVILLE , *criant très-haut à
l'oreille de Broussin.*

Que dites-vous , Monsieur , de cette Tragédie ?

B RO USS IN , *se levant comme pour sortir , &
frappant le plancher avec sa canne.*

Dialogue plaissant ! ... très-bonne Comédie !

F O R L I S *étonné.*

Hem ! ...

Me. DE NORVILLE.

Paix donc.

C É L I M E N E .

Il est sourd ; n'importe , il s'y connoît.
C'est convenu . . .

44 MERLIN BEL-ESPRIT,

Me. DE NORVILLE, à Durcet & à Brouffin.

Messieurs, du zele, s'il vous plaît ;
Annoncez qu'un chef-d'œuvre est tout prêt à paroître.
Forlis l'aura conçu mais vous l'aurez fait naître.

DURCET, à Versac & à Brouffin.

Oui, venez, mes amis, & que Forlis enfin,
Très-obscur aujourd'hui, soit célèbre demain.

(*Durcet, Versac & Brouffin sortent ensemble.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, excepté BROUSSIN, VERSAC
& DURCET.

(*Les femmes, dans cette Scene, sont assises.*)

FORLIS.

MESDAMES, à propos, irez-vous voir la pièce
Que ce soir on nous donne ?

Me. DE NORVILLE.

Ah ! la belle finesse !

FATMÉ, en grasseyant,

Un ouvrage sans titre,

CÉLIMÈNE.

Est-il de Floridor ?

CALLIDÈS.

On le soupçonne, au moins.

FORLIS.

Il écrit bien.

CALLIDÈS, *lui faisant signe.*

Encor ?

Me. DE NORVILLE.

Ce Floridor, Monsieur, est, dit-on, très-honnête,
Mais c'est un homme, au fait, qui n'a rien dans la tête,
Qui, de ses vieilles mœurs toujours enveloppé,
Vit obscur, & chez moi n'a point encor soupé.

FORLIS.

Ah!...

CÉLIMÈNE.

Songez un peu plus que vous êtes unique.

FATMÉ.

Ne l'oubliez jamais.

BÉLISE.

Et bravez la critique,

Me. DE NORVILLE.

Le Comte Ultramontis ne l'a point entendu.

FATMÉ, *toujours grassoyant.*

J'en suis toute affligée.

CÉLIMÈNE.

Il a beaucoup perdu.

CALLIDÈS.

Quel bruit!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ULTRAMONTIS; *il**arrive en dansant : tout le monde se leve.*

ULTRAMONTIS.

MA foi, je viens avec vous me distraire.

J'ai sur l'Esprit des Loix fini mon commentaire.

Je me sens plus léger.

FATMÉ.

Il compose en dansant.

ULTRAMONTIS.

Tout bon Napolitain faute presque en naissant.
Oh ! vous ne voyez rien. J'ai plus d'une ressource :
Voulez-vous quelque jour que j'arrange une course ?
J'ai gagné vingt paris ; je vais comme le vent ,

(*Regardant Callidès.*)

Ce qui n'est pas commun , sur-tout dans un savant.
Sur quelque beau courfier de légère encolure ,
Barbe , Anglois , Andaloux , il faut voir mon allure ,
Et bien fin qui prendra le plus rusé , je croi ,
Fût-il Normand dans l'ame , à broncher avec moi.

Me. DE NORVILLE.

On ne peut trop louer , tout haut je le confesse ,
Un érudit si rare.

FORLIS.

Et de si neuve espece !

Me. DE NORVILLE.

Qui folâtre & differte , à-la-fois nous fait voir
L'esprit du cabinet.

ULTRAMONTIS , *en riant.*

Et celui du boudoir.

Brille par des talens que sans cesse il varie.

FORLIS, *ne pouvant s'empêcher de rire.*

Veut rappeler les mœurs de la Chevalerie.

BÉLISE.

De son sexe a l'ardeur.

CÉLIMÈNE.

Du nôtre le caquet.

FATMÉ.

Chante comme Amphion.

ULTRAMONTIS.

Et court comme un Jaquet.

Me. DE NORVILLE.

Croiriez-vous qu'en courant il a fait un ouvrage,

Où l'esprit créateur étonne à chaque page?

ULTRAMONTIS.

(Bas à Forlis.) (Haut, & avec une emphase comique.)

Le Code. . . Vieux Solon, pauvre Justinien,

Vos plans législatifs sont détruits par le mien.

Cette main défricha des régions incultes,

Et l'on pourroit noyer tous les Jurisconsultes,

Sans

Sans que leur perte en rien fût nuisible aux mortels.
Je leur donne des loix, j'en attends des autels.

(Rassemblant les Dames autour de lui.)

Oui, j'ai fait un corps sain d'un corps foible & malade,
Un village, un royaume, une simple peuplade,
Tout est réglé, conduit par le même ressort.
C'est un ébranlement qui, donné sans effort,
S'accroît ... se communique, &, comme ... par magie,
Part, fait monter la seve, augmente l'énergie,
Chasse, pousse au dehors les vices clandestins ...
Et voilà ce qui fait le bonheur des humains !

(Il s'essuie le front.)

C É L I M E N E.

Quel coup d'œil !

U L T R A M O N T I S.

Lumineux.

F O R L I S.

Sur-tout très-salutaire.

U L T R A M O N T I S à Forlis en le poussant.

Pour laisser admirer, si vous vouliez vous taire ?

Comme si tout-à-coup, & d'un esprit distrait,

On pouvoit embrasser un aussi vaste objet.

*(Tout le cercle rêve, & demeure quelques instans dans
la méditation.)*

D

Me. DE NORVILLE *après avoir rêvé.*

Oh ! j'y suis ; je vous tiens. Chaîne immense & suivie !

ULTRAMONTIS, *en regardant Callidès.*

J'ai trouvé le point fixe, & dérouté l'envie.

Le monde peut aller . . . & s'ils forment des vœux,

Après cet écrit-là, ma foi . . . tant pis pour eux.

FATMÉ, *à Me. de Norville.*

Je voulois vous quitter ; je l'écoute, & je reste.

BÉLISE.

J'avois deux rendez-vous.

ULTRAMONTIS.

Précis ? . . . Je les déteste,

Et j'y manque toujours.

Me. DE NORVILLE.

Séparons-nous pourtant.

ULTRAMONTIS.

Et moi donc, n'ai-je pas plus d'un soin important ?

Justement ; c'est le jour de ma correspondance.

(*A Fatmé.*)

Il étoit tems, vraiment, de songer à la danse ?

(*A Madame de Norville.*)

Je vais faire partir mes lettres pour Pékin,
Car le Chinois se forme.

Me. DE NORVILLE.

(*A Callidès.*) (*A Forlis.*)

A ce soir.... A demain.
Pour dîner avec moi, ces étrangers m'attendent.

CALLIDÈS.

On fait que pour vous seule, en France, ils se répandent,

Me. de NORVILLE, à Callidès.

Oui, j'espère qu'un jour, grace à votre raison,
L'Europe adoptera les mœurs de ma maison.

(*Ils sortent tous, excepté Callidès & Forlis. Ultramontis suit, accompagne Madame de Norville, & fait des signes à Forlis.*)



SCENE IX.
CALLIDÈS, FORLIS.

CALLIDÈS, *ramenant Forlis sur le devant de la Scene.*

DANS ce moment, Monsieur, une affaire m'appelle.
Mais ici, dans une heure, avec le même zele,
Rendez-vous, s'il vous plaît; & d'un esprit remis,
Nous aurons l'entretien que je vous ai promis.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CALLIDÈS *observant long-tems Forlis avant de lui parler.* FORLIS, *d'un air soumis & respectueux.*

CALLIDÈS *avec une sévérité pédantesque.*

Vous avez l'esprit juste, & cet utile ensemble
Qui joint les fils épars que l'analyse assemble.
Vos crayons sont précis, & vos traits prononcés;
Vous marchez sur les pas que nous avons tracés,
Et n'êtes point sujet aux écarts du génie;
Vous l'avez bien prouvé par votre Tragédie.
Mais le talent n'est rien, & la conduite est tout.
Il faut vous observer sur vos regles de goût,
Changer d'opinions, fronder les plus admises,
Du vieux Littérateur dépouiller les sottises.
Prenez garde, Monsieur, le siecle est avancé;
Nos aïeux écrivoient, & nous avons pensé.
De certains préjugés il faudra vous défaire.
Voyons; sur les Auteurs que l'Europe révere,

Estimés autrefois, modèles foi-disans ,
Dans ces jours de raison, quels sont vos sentimens ?
Du point d'où vous partez, pesez les convenances ,
Mefurez les progrès, & jugez les distances.

FORLIS, *avec légèreté.*

En matiere de goût, si vous le trouvez bon ,
Je juge par l'instinct, plus que par la raison.
Ce qui me plaît est bien, c'est ma seule réponse.
Oui, c'est toujours, chez moi, le plaisir qui prononce;
Et la réflexion a souvent confirmé
Ce facile abandon d'un esprit désarmé.
J'en conviens à ma honte, il ne peut, quoi qu'il fasse ,
Soumettre à l'examen ce qui tient à la grace.
C'est ce duvet si tendre, à la fleur attaché ,
Qu'on ne retrouve plus, sitôt qu'on l'a touché.
• Par exemple, si j'ose accorder un suffrage,
Horace me paroît un véritable Sage.
Il semble se jouer autour du cœur humain;
Il y glisse le trait, & fait cacher la main.
Virgile, . . . Mais sur eux me taisant par prudence ,
Revenons aux Auteurs qu'a pu juger la France.
Des Poètes, Corneille est, je crois, le premier.
Hors de l'humaine atteinte, il a mis son laurier.
Son rival que j'adore, & qu'après lui je nomme,

Sans marcher sur sa trace, est encore un grand homme.
Je ne fais; mais, Monsieur, j'ose estimer Rousseau,
Et je me suis permis quelque goût pour Boileau.
Si je me suis trompé, que mon guide m'éclaire.
Je marche dans la nuit, & j'attends la lumière.

CALLIDÈS.

Pour vous, dans ce moment, vous me voyez confus.
Tout cela fut jadis; mais tout cela n'est plus.
Corneille & ses héros sont des énergumènes.
Nous avions bien besoin de ses vertus Romaines!
Il n'est rien de plus sot qu'un peuple conquérant,
Et c'est l'objet qu'il peint, en nous l'exagérant.
Il a fait, si l'on veut, des scènes tolérables;
Mais son style a vieilli, ses plans sont misérables:
Et comme, enfin, du style on est sur-tout frappé,
Ariston monte au rang qu'il avoit usurpé.
Vous aimez donc Rousseau? l'étrange fantaisie!
Quelques pâles lueurs de vieille Poésie,
Voilà votre Pindare... infortuné rimeur,
Ayant peu de génie, avec beaucoup d'humeur!
Boileau, correct & froid, n'est point du tout sensible...
Comment? vous en doutez? toujours incorrigible!
Mais, dans ma poétique, on vous l'a démontré...
C'est de votre croyance un article sacré,

56 MERLIN BEL-ESPRIT,

Et l'arrêt que rendra, selon toute apparence,
L'autre postérité, que nous formons d'avance.

FORLIS.

Eh bien ! moi, j'en croyois deux arbitres puissans.

CALLIDÈS.

Autre écart ! Qui sont-ils ?

FORLIS.

Le public & le tems.

CALLIDÈS.

Le tems commence à nous, de l'instant où nous sommes.
Le tems est destructeur ; nous seuls créons des hommes.
Quant au public, son joug vous tient donc absorbé ?
Le public est, Monsieur, terriblement tombé.

FORLIS.

S'il s'alloit relever ?

CALLIDÈS.

Chimere ! vains scrupules !
Où donc avez-vous pris ces frayeurs ridicules ?

FORLIS.

Pauvre esprit que j'étois ! je m'écriois souvent :
La médiocrité domine insolemment ;

Le mérite oublié languit sans récompense ;
Il vit dans l'abandon, & meurt dans l'indigence.
Des vices que j'ignore ont produit tout cela ;
Nous avons des tyrans ! ... mais le public est là.
Tout s'altère & périt ; toute secte est fragile ;
Lui seul compose un corps qui demeure immobile.
Egaré quelquefois, & jamais corrompu,
Il aime le génie, il cède à la vertu ;
Les solides honneurs, c'est lui qui les dispense ;
Des réputations il tient seul la balance,
Et devient, tôt ou tard, dans ses droits affermi,
Des talens outragés le vengeur & l'ami.
Tels étoient mes discours ; quel travers ! quelle ivresse !
Ce que c'est qu'un faux pli de l'aveugle jeunesse !

CALLIDÈS.

Il faut trancher le mot : vous êtes bien gâté.
Mais le soin obtient tout de la docilité.

FORLIS.

Je m'abandonne à vous.

CALLIDÈS.

On fera vous instruire.
Vous êtes bon, trop bon, & vous pourriez vous nuire.
Vous faurez avec nous ce qu'il faut dénigrer ;

Vous connoîtrez les gens, qu'il convient d'admirer,
Après le coup d'éclat que vous venez de faire,
Montrez-vous seulement; le reste est notre affaire.
A tout, par nos entours, vous ouvrant un accès,
Travaillez peu vos vers, & beaucoup vos succès.
Tenez tête au mortel qui n'a qu'un nom stérile,
Et rampez sous le Grand qui peut vous être utile.
Le mot d'humanité m'a fort bien réussi;
Vous pourrez, au besoin, vous en aider aussi.
La rigueur cependant est par fois nécessaire;
L'oppression, hélas! est un droit littéraire...
Vous y viendrez un jour, pour chasser nos fleaux,
Et défendre l'esprit des attentats des fots.
Pour cela, ne cherchez que les cercles d'élite;
Pesez, calculez tout, & même une visite.
Rien n'est indifférent; voyez beaucoup Eglé,
Car, il faut que de vous chez elle on ait parlé;
Les débuts se font là; tout le reste ira vite;
Qu'on vous estime...soit: mais il faut qu'on vous cite.

F O R L I S.

Vous savez que de moi le sexe est adoré,
Quand l'esprit est chez lui par les graces paré.
Ces traits ne sont pas ceux de l'Eglé qu'on renomme;
Elle parle, elle pense, elle hait comme un homme.

CALLIDÈS.

Eh ! qu'y trouvez-vous donc de si fort à blâmer ?
Il faut savoir haïr , pour savoir bien aimer.
La jugez-vous , d'ailleurs , sur un bruit populaire ?
Elle a trop réfléchi , pour ne pas savoir plaire.
Embrassant , j'en conviens , des objets trop hardis ,
Elle a quelques défauts , mais elle a ses mardis ;
Ce n'est que ces jours-là qu'à Paris on raisonne ;
C'est , en un mot , Monsieur , les mardis qu'elle étonne.
Vous en aurez trop cru Blunt , Ariste , Damis ,
Et ces Messieurs , je crois , ne sont pas ses amis.

FORLIS.

Ils ont eu des succès qui les ont fait connoître.

CALLIDÈS , *avec surprise.*

Où donc ? dans nos maisons les a-t-on vu paroître ?
Ces succès prétendus sont des titres contre eux.

FORLIS.

Mon maître , permettez !... ne vaudroit-il pas mieux
Que nos Littérateurs , imitant leur sagesse ,
Dussent tout au talent , & rien à la souplesse ?
Que ces rivaux unis , par le même chemin
Allassent à la gloire , en se donnant la main ,
De l'émulation ressentissent la flâme ,
Non ces feux de la haine , attifés dans leur ame ?
Ne vaudroit-il pas mieux que , plein d'aménité ,

L'esprit, ce don du ciel, fût joint à la bonté ?
Peut-être, alors, ce titre en seroit plus auguste :
Plus on est éclairé, plus on doit être juste.

C A L L I D È S.

De ces visions-là, qui vous a donc bercé ?
Votre cerveau, vraiment, est un peu renversé.
Dans la société, même la plus unie,
Tout se meut par les chocs, & par l'antipathie.
Sous la main du plus fort, le foible se débat ;
Quand on commence à vivre, on commence un combat ;
Tout est guerre & parti, le meilleur est le nôtre,
Et, pour le bien du monde, il anéantit l'autre.
Notre esprit seul prévaut ; ses leçons immortelles
Savent des grands objets descendre aux bagatelles.
Oisifs, ou non, la gloire a pour nous mille échos :
Mon dernier rhume, enfin, fut mis dans les journaux.

F O R L I S.

C'en est fait, je me rends ; ma docile ignorance,
Après ce dernier trait, se soumet en silence.
Mon esprit désormais humblement vous croira,
Et vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira.

C A L L I D È S, *avec vivacité.*

Prouvez-le... & dans l'instant.

FORLIS.

Quoi !

CALLIDÈS.

Vous aimez le Comte ?

FORLIS.

Oh ! j'en conviens , beaucoup.

CALLIDÈS.

Votre ame est vive & prompte ;
Elle observe assez peu.

FORLIS.

Je n'en suis pas fâché ;
Quand on observe trop , on n'est guere attaché.

CALLIDÈS.

Mais , est-il (sauf l'égard qu'on doit à sa noblesse)
Des bons Ultramontis ?

FORLIS.

Des meilleurs qu'on connoisse ,
L'héritier de leur nom , ainsi que de leur rang.
Sur cet article encor , je ferai son garant ;
Et tenez . . . comme à moi dans tout genre il se fie ,
Nous parcourions tantôt sa généalogie :

De l'ordre qu'on y voit, vous seriez étonné !
 Je vous dirois la date où ce Seigneur est né ,
 La minute , le jour , le lieu , la circonstance .
 Ce n'est pas moi qui peux douter de sa naissance ;
 Et tout Naples , d'ailleurs , confirmant mon récit

CALLIDÈS, *l'interrompant.*

A ce qu'il me paroît, vous êtes bien instruit ?
 Mais, puisqu'enfin , du sien , votre esprit seul dispose,
 De lui vous devriez exiger une chose.

FORLIS.

Quoi donc ?

CALLIDÈS.

De renoncer à sa prétention
 Sur Hortense.

FORLIS.

Ecoutez ; je fais l'intention
 Du Comte ; & , sans mentir , j'ai cru voir qu'il s'entête
 A suivre son projet. Le moyen qu'on l'arrête !...
 Il aime.

CALLIDÈS.

Il aime ? lui ! dont le ton libertin

FORLIS.

Mais il a le sang vif, il est Napolitain,
 Affaire de climat.

COMÉDIE.

63

CALLIDÈS.

Tentez...

FORLIS.

Quoi que je fisse...

CALLIDÈS.

Puisqu'on ne peut de vous arracher ce service,
J'agirai pour mon compte.

FORLIS *à part, & gaîment.*

Et j'agis pour le mien.

(*Haut.*)

J'attendrai la faveur d'un nouvel entretien.

CALLIDÈS.

Allez, & profitez.

(*Les autres Originaux entrent.*)



SCENE II.

CALLIDÈS, la Société des Originaux.

CALLIDÈS, *montrant Forlis qui sort.*

MESSIEURS, ce prosélyte
Voit son insuffisance, & sent votre mérite. . .

DURCET.

Bon ! . . mais que fait le Comte ?

SCENE III.

LES MÊMES, ULTRAMONTIS.

ULTRAMONTIS, *seignant d'être essoufflé, &
se jetant dans un fauteuil.*

OUF ! ouf ! je suis rendu.

DURCET.

Hé bien ?

ULTRAMONTIS.

L'adresse est vaine, & l'espoir est perdu.

VERSAC.

VERSAC.

Comment ?

ULTRAMONTIS.

Depuis deux jours, c'est une conscience,
 Je creve mes chevaux, je perds mon éloquence,
 Et me mets en avant, pour r'habiller encor
 La réputation de ce maudit Mondor. . . .
 Rien. Cela ne rend pas ; on rit de mes grimaces.
 Non, je n'ai jamais vu les esprits si tenaces.
 » En tout point, disent-ils, cet homme est un oïson.
 » On le fait, on le voit. »

CALLIDÈS.

Hé bien ? . . . ils ont raison.
 Mais, Monsieur, prenez garde, il nous est nécessaire.
 Il faut qu'il ait un nom ; j'ai promis.

DURCET.

Comment faire ?

CALLIDÈS, *après avoir rêvé, & les rassemblant
 autour de lui.*

Ariste a des écrits qui sont assez goûtés,
 Et qui, lorsqu'on voudra, lui seront disputés.
 Humble dans sa conduite, ainsi que dans son stile,
 Sa réputation lui devient inutile.

E

66 MERLIN BEL-ESPRIT,

Ce qui n'est rien pour lui, pour l'autre est un trésor :
Il faut en disposer en faveur de Mondor.

VERSAC, *après avoir réfléchi.*

Point d'inconvénient à cela.

DURCET.

Nul.

ULTRAMONTIS.

De grace...

VERSAC.

Très-fortement conçu !

ULTRAMONTIS.

Du sang froid.

CALLIDÈS.

De l'audace.

Nous le dirons ; d'abord on nous démentira :

Nous le répéterons , & puis on nous croira.

ULTRAMONTIS.

Je ne réponds de rien.

CALLIDÈS.

Moi de tout.

ULTRAMONTIS, *avec la charge comique.*

Il m'enflâme !

Frere Platon me parle, il m'a transmis son ame.
Vers l'immortalité, Mondor fait un grand pas.
Oui, notre homme la tient ; mais qu'il n'écrive pas.

CALLIDÈS.

Je sens bien, comme vous, qu'il faudra l'y contraindre.

ULTRAMONTIS.

Des oisifs, tant qu'on veut ; les fots sont plus à craindre.

(*Avec une dignité & un sérieux plaisant.*)

Passé pour celui-ci. Ça, parlons à présent
Sur un point qui pour nous est plus intéressant.
L'amour-propre est par-tout. Grace à notre artifice,
Dans le cœur le plus dur, la louange se glisse ;
Elle y coule, s'étend, l'épanouit enfin !
Quand il est bien loué, l'hébéte se croit fin.
Mais, en louant les uns, on révolte les autres :
Je m'y suis attendu ; la secte a ses apôtres,
Elle a ses ennemis : il faut nous en venger,
Et faire repentir qui nous ose outrager.

(*D'un ton oratoire.*)

Egoïstes humains, persécuteurs paisibles,
Vous qui brillez sur-tout par les incompatibles ;

E ij

Quelques jaloux obscurs se glissent dans Paris,
Et j'apporte à vos yeux la table des pros crits.

(*Il tire une grande pancarte de sa poche.*)

D U R C E T.

Lisez , nous sommes prêts , & Brouffin même écoute.

(*Brouffin se rapproche d'Ultramontis.*)

U L T R A M O N T I S.

Le rimeur Alcidas.

C A L L I D È S.

Je fais qu'il nous redoute.

Il flotte, il tergiverse; on prétend qu'il est doux ;

Il n'est pas contre nous , mais il n'est pas pour nous.

D U R C E T.

Vîte , le crayon noir.

V E R S A C, *d'un air distrait & écrivant.*

La tiédeur est coupable.

U L T R A M O N T I S.

Ergaste.

D U R C E T.

Comment donc, il nous courtise ?

ULTRAMONTIS.

Fable.

Je fais qu'il voit les gens que nous avons notés.

CALLIDÈS, *d'un ton sententieux.*

C'est un esprit dissous dans les frivolités.

ULTRAMONTIS.

Incapable d'effor, insensible au sublime,
Ayant l'air d'ignorer le prix de votre estime.

DURCET.

Puni, comme infracteur. Après ? qui ?

ULTRAMONTIS.

D'Orvilé.

CALLIDÈS.

Il vient de réussir, sans m'en avoir parlé.

(*Brouffin commence à s'assoupir, & se laisse aller sur
un siège auprès d'Ultramontis.*)

ULTRAMONTIS, *avec beaucoup de vivacité.*

Ces fraudes-là, Messieurs, tirent à conséquence,
Et la fociété doit en tirer vengeance.

Il faut faire un exemple, & qu'on fache à jamais
Que nous possédons seuls le tarif des succès.

E iij

DURCET.

Les autres ?

ULTRAMONTIS.

Des rieurs, des plaisans détestables.

CALLIDÈS.

Pour les plaisans, sur-tout, soyons inexorables.

ULTRAMONTIS.

C'est peu que leur pays s'arme pour les punir,
De l'univers savant il faudra les bannir.

(A Durcet.)

Allons, l'abbé, courage ! A vous le Nord se fie ;
Ameutez Pétersbourg & son Académie.
Décochez ce journal, encor trop indulgent,
Où la haine voyage, & croît en voyageant.
Employons à l'envi, pour servir ou pour nuire,
L'art de la prônerie & l'art de la satire.
Versac, pour l'Italie il nous faut un pamphlet ;
Deux mots dans l'Inde aussi feroient un bon effet.
Ce furet des foyers, qui nous dit les nouvelles,
D'un hémisphere à l'autre en enverra de belles !
Brouffin.... maudit dormeur ! Brouffin !... réveillez-vous,
Il a le sommeil dur.... Conspirez avec nous.

BROUSSIN *se réveillant.*

Moi, je suis toujours prêt : me voilà, je conspire.

ULTRAMONTIS, *avec la chaleur d'un conjuré.*

Il faut parler contre eux ; contre eux il faut écrire.

Faites-les promptement haïr des Electeurs.

Quant à moi, mes pinceaux ne seront pas flatteurs.

J'ai des facilités, je le dis sans mystère,

Pour les faire abhorrer des penseurs d'Angleterre.

(*Radoucissant sa voix.*)

Ces attentions-là, ces moyens innocens,

Dans l'univers entier nous font des partisans.

Cela n'empêche point que, toujours pleins de zèle,

Nous ne vantions par-tout l'union fraternelle ;

La paix, la douce paix, seul trésor des humains,

Le contrat social, & ses nœuds les plus saints.

Tels sont mes sentimens ; ce parti seul nous reste.

(*Baissant les yeux.*)

Je crois en conscience, & d'un esprit modeste,

Qu'en cette circonstance il faut se déchaîner ;

Mais, si l'on nous admire, il faudra pardonner.

(*A ces mots, Broussin devenant tendre, embrasse Ultramontis, & ils restent quelque tems dans cette attitude.*)

VERSAC, *les observant.*

Charme de l'union ! quel groupe !

E iv

Je l'admire.

ULTRAMONTIS à Brouffin.

Vous nous promettez donc quelque lourde satire ?
Hem ! vous êtes en fond.

BROUSSIN, *avec une importance bête.*

Comptez sur un soutien.

Je vois peu, j'entends mal, mais je comprends fort bien.

SCENE IV.

LES MÊMES ; Me. DE NORVILLE, DORCI
pere, entrant par deux côtés opposés.

DORCI à Madame de Norville.

MADAME, excusez-moi si j'ai forcé la porte,
Un valet incivil, & que le diable emporte,
M'a dit d'un ton capable, » on ne peut entrer là, »
Il ne fait ce qu'il dit ; car, enfin, m'y voilà.
J'ai, très-heureusement, achevé mon voyage.
Je reviens à propos : votre fille est en âge.
Ils s'aiment ; vous savez qu'ils doivent être unis,
Et je viens réclamer tout ce qu'on m'a promis.

Me. DE NORVILLE, *aux Originaux.*

Peut-être ai-je tardé ; mais vous avez , je pense ,
Plus tôt que de coutume , ouvert votre séance.
Vous venez , si j'en crois votre sérénité....

ULTRAMONTIS.

D'agir pour la concorde & pour l'humanité.

Me. DE NORVILLE.

Quels célestes penchans !... vous me voyez ravie !...
Le divin Colonel m'a tenu compagnie ;
Il m'a lu son traité sur le colimaçon,

ULTRAMONTIS.

Diable ! c'est un beau champ pour l'érudition !

Me. DE NORVILLE.

Unique ! il a vanté mes extraits de chimie ,
Rangé mes papillons , parlé d'astronomie ;
Puis , amoureuxment penché sur un sofa....

ULTRAMONTIS.

Un Sage , quoi qu'il fasse , en revient toujours là.

Me. DE NORVILLE.

J'oubliois.... contre Gluck il m'a promis d'écrire.

(*Dorci trépigne d'impatience.*)

C'est fort bien fait ! j'en veux à tous ceux qu'on admire.

Me. DE NORVILLE, *lui présentant une brochure.*

Excepez cependant cet écrit ; il m'a plu.

ULTRAMONTIS.

Faut-il lire, ou prôner avant que d'avoir lu ?

(*Ouvrant le livre.*)

C'est un conte !... badin ?... d'un des nôtres, je gage ?

Gaîté philosophique.

Me. DE NORVILLE.

Et galant perfiffage.

DORCI, *furieux.*

Voudrez-vous, un instant, laisser vos papillons ;

Et votre perfiffage, & vos colimaçons,

Pour

Me. DE NORVILLE, *impatiente.*

Ma fille est, Monsieur, d'une extrême jeunesse.

DORCI.

Seize ans,...hem ! c'est mon compte.

Me. DE NORVILLE.

Eh ! mon Dieu ! rien ne presse.

D O R C I.

Tout presse pour mon fils , car il est amoureux.
Qui peut vous engager à retarder ces nœuds ?
Peut-on faire trop tôt un mariage utile ?
Nuls motifs de délais , & de déterminer , mille.

M^e. D E N O R V I L L E.

Si vous le permettez....

D O R C I.

Quoi ?

M^e. D E N O R V I L L E.

Dans un autre tems ,
Nous parlerons , Monsieur , de ces arrangemens.

D O R C I.

Un autre tems ! ma foi , cette lenteur m'offense.
Quels sont donc , dites-moi , vos propos d'importance ?
Et quels soins , s'il vous plaît , sont plus intéressans
Que d'aimer , d'élever , d'établir ses enfans ?

C A L L I D È S.

✓ Monsieur , en poursuivant vos courses militaires ,
Avez-vous remarqué le progrès des lumieres ?

76 MERLIN REL-ESPRIT,

DURCET.

Acquiert-on plus d'ensemble ?

ULTRAMONTIS.

A-t-on des résultats ?

VERSAC.

Généralise-t-on ?

DORCI, à *Madame de Norville*.

Je ne les entends pas.

Ils me le revaudront vos fameux personnages !
Peut-être quelque jour j'écrirai mes voyages,
Et je garde en mon livre un chapitre pour eux,
Dont le style, à coup sûr, ne sera pas mielleux.
Oh ! leur diable de ton est aussi trop bizarre !
Ils parlent, Dieu me damne, une langue barbare,
Et je vais parier qu'en s'examinant bien,
Eux-mêmes, quelquefois, ils n'y comprennent rien.
D'ailleurs, s'ils ne faisoient que des énigmes, passe ;
J'en devine par fois : mais ils sont pleins d'audace,
Qu'ils viennent sur mon bord, je les régalerai....
Il est certains égards que je leur apprendrai.
En bon & franc Gaulois, qui gaîment les invite,
Je saurai les traiter, tous selon leur mérite.

En attendant, Messieurs, retenez bien ceci :
J'ai vu des fous par-tout, mais par-tout moins qu'ici.

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté DORCI.

Me. DE NORVILLE.

QU'ENTENDS-JE ? Pardonnez.

CALLIDÈS.

Bon!

ULTRAMONTIS.

Bagatelle pure.

DURCET *furieux*.

Des fous!

ULTRAMONTIS.

Paix donc, l'abbé; quand on pense, on endure.

DURCET.

Cela va s'ébruiter; notre honneur est perdu.

VERSAC, *qui écrivoit sur une table*.

Qu'est-ce que l'on a dit ?

BROUSSIN, *stupéfait.*

Je n'ai rien entendu.

DURCET.

Le brutal ! la fureur échauffe encor mon zèle ;
Je cours , & , contre lui , je vais faire

ULTRAMONTIS.

Un libelle.

(*Durcet rencontre un domestique qui le heurte & le
fait tomber.*)

(*Ultramontis le poursuivant d'applaudissemens.*)

Bravo ! bravo !

(*Brouffin sort avec Durcet qu'il relève.*)



SCÈNE VI.

UN LAQUAIS, LES MÊMES, excepté DURCET
& BROUSSIN.

LE LAQUAIS.

(*A Ultramontis.*)

QUEL choc ! Monsieur, on vous attend
Chez Monsieur de Forlis.

ULTRAMONTIS.

Oui, je fais.

LE LAQUAIS.

A l'instant,
Vous avez rendez-vous, dit-il, chez la Duchesse.

ULTRAMONTIS *le congédiant.*

Oh ! cette femme-là me poursuivra sans cesse.

(*Le Laquais sort.*)



SCENE VII.

LES MÊMES.

Me. DE NORVILLE.

QU'EST-CE donc ?

ULTRAMONTIS.

Elle donne un spectacle la nuit,
Et, par elle obsédé, moi seul ai tout conduit.
Un gala magnifique, avec des voix superbes !
Grande chère d'abord, après quoi des proverbes.
J'y jouerai, par égard, un amant déguisé.
Le rôle est fort piquant, mais il n'est pas aisé.
Ensuite six bouffons, bien payés pour mal faire,
Viendront exécuter un ballet funéraire.
Motus ; c'est un essai bizarre, j'en réponds !
Il faut de nouveaux pas ; il faut de nouveaux fons
Mais la Duchesse attend.

Me. DE NORVILLE.

Quoi ! nous quitter si vite ?

ULTRAMONTIS.

Pour l'instant, je ne fais qu'une simple visite ;

Ce

Ce n'est que pour la nuit qu'on a besoin de moi.
 Ce soir, j'ai tout mon tems, & j'en ai fait l'emploi.
 Je ne diffère plus, car la Dame est quinteuse,
 Très-encline à l'humeur, sur-tout fort envieuse;
 Et chez elle je vais, quel qu'en soit le danger,
 Ne parler que de vous, pour la faire enrager.

(*Il sort : Madame de Norville le suit des yeux.*)

SCENE VIII.

Me. DE NORVILLE, CALLIDÈS, VERSAC.

CALLIDÈS, à Me. de Norville.

JE vois votre engoûment; mais pourroit-il s'étendre
 Jusqu'à vous amener au choix d'un pareil gendre?
 Si vraiment des grands noms vous aimez la splendeur,
 Il faudroit vous résoudre en faveur de Monsieur.
 On peut vous dire tout : fachez donc un mystere,
 Dont, avec moi, vous seule êtes dépositaire.
 Il fait en ce moment un livre universel,

Me. DE NORVILLE.

Comment?

F

CALLIDÈS.

Voilà d'où vient son silence éternel.
 Il m'e dit l'autre jour : » Paroles hasardées
 » Sont autant de larcins qu'on fait à ses idées. »

Me. DE NORVILLE.

Sublime!

CALLIDÈS.

Hé bien ! parlez un aveu ; nous régnons ,
 Et nous tenons Paris avec vos deux maisons.
 Votre main , du Parnasse ouvrira les barrières ;
 Des Socrates naissans vous tiendrez les lifières.
 Vous aurez chaque soir un travail avec nous ,
 Et l'Europe savante aura les yeux sur vous.
 Songez-y. Balancer , c'est nous faire une injure.

(S'approchant d'elle , & en confidence.)

Ce mariage importe à la littérature.

Me. DE NORVILLE.

J'y vois vous le savez , de forts empêchemens.
 Avec Ultramontis , j'ai des engagements.

CALLIDÈS, du ton le plus pressant.

Rompez-les ; tout le veut , tout vous en sollicite ;
 Les grands objets d'abord , les procédés ensuite.

Toujours foible !... toujours de petits préjugés !
Mais , voyez donc pour eux ce que vous négligez !

Me. DE NORVILLE.

Pardon.... Un tel reproche a de quoi me confondre ;
Mais dans ce moment-ci , je ne puis rien répondre.
Je vais trouver ma fille , & , desirant son bien ,
Faire parler son cœur , pour faire agir le mien.

(Elle sort.)

SCENE IX.

CALLIDÈS, VERSAC.

VERSAC.

TOUT est rompu : ces nœuds faisoient si bien mon compte !

CALLIDÈS.

Tenez , j'ai des soupçons sur ce Monsieur le Comte.
A peu de frais , je crois , on peut s'en amuser :
Pour le bannir , je veux le ridiculiser.
Je feins de soupçonner qu'il est mélancolique ,
Passionné dans l'ame , enfin , très-énergique ,
Capable , en certain cas , de prendre un grand parti !...
De cette opinion il est enorgueilli ,

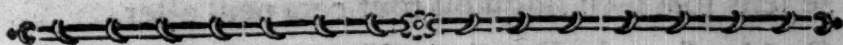
F ij

84 MERLIN BEL-ESPRIT,

Et j'en profiterai.... C'est une extravagance,
Dont je m'avise, afin d'éprouver sa constance.
Cette épreuve, vous dis-je, à coup sûr servira;
Nous verrons de quel air le drôle la prendra.
L'homme d'esprit s'observe, un bouffon se décele:
Venez, espérez tout, & comptez sur mon zele.
Non, non, un tel rival n'est pas bien dangereux:
L'autre est presque éconduit, nous les vaincrons tous deux.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FORLIS, ULTRAMONTIS.

FORLIS.

HÉ bien ! fais-je t'aider & tenir mes promesses ?
Te voilà, cher Merlin, couru par des Duchesses !

ULTRAMONTIS.

La Bourgeoise crédule, & qui m'aimoit déjà,
A donné tout du long dans ce beau panneau-là.
Elle est folle à présent, &, bravant sa famille,
M'épouserait, je crois, si ce n'étoit sa fille.

(En riant.)

Mais, c'est aux filles, moi, que je vise toujours ;
De tout tems ce principe a guidé mes amours.
Il est bon, excellent. Je crois que c'est le vôtre,
Et tout homme d'esprit n'en aura jamais d'autre.
Quoi qu'il en soit, pourtant, je commence à trembler ;

F iij

86 MERLIN BEL-ESPRIT,

Je sens fort bien jusqu'où tout ceci peut aller.
 Ce Monsieur de Dorci me fait des yeux horribles,
 Plus menaçans, plus noirs! leurs regards sont terribles.
 Je ne puis remuer, prenez garde à cela,
 Sans être galopé par ces maudits yeux-là.
 Ils ont beau s'expliquer, m'annoncer quelque esclandre,
 Je m'obstine toujours à ne pas les entendre.
 Mais, Messieurs les jaloux sont gens très-emportés,
 Et je crains de sa part quelques indignités,
 Qui me compromettant....

FORLIS.

Allons, poursuis, tiens tête.
 Pour un homme brillant, peu de chose t'arrête.
 Qu'importe que Dorci te regarde un peu noir?

ULTRAMONTIS.

Eh mais! dans quelque coin, s'il me trouvoit le soir?
 Tout brillant que je suis, je ne suis pas son homme:
 Quand un rival s'y met, on prétend qu'il assomme.
 L'obscurité vaut mieux.

FORLIS.

Quoi qu'il en soit, Merlin,
 Il faut qu'à notre honneur nous en venions enfin.

Si Dorci nous devine, en son ardente ivresse,
 Il ira tout gâter ce qu'a fait ton adresse.
 Prévenons de ses feux les transports imprudens :
 Je compte bien instruire Hortense avec le tems.
 Jusques-là, bouche close, il le faut; patiente.
 Endure un jour encor son humeur pétulante.
 A propos, dis-moi donc?...

ULTRAMONTIS.

Que voulez-vous savoir?

FORLIS.

Ta piece, n'est-ce pas, est toujours pour ce soir?

ULTRAMONTIS.

Toujours.

FORLIS.

Es-tu content?

ULTRAMONTIS.

Elle fera scandale.

J'ai su, fans être vu, me glisser dans la salle.
 La répétition, Monsieur, m'a consterné.
 Ces malheureux Acteurs, ils ont tout anonné.
 L'un parle entre ses dents, l'autre qui s'inquiete,
 Regarde dans le trou du souffleur qu'il répète.

F iv

86 MERLIN BEL-ESPRIT,

Je sens fort bien jusqu'où tout ceci peut aller.
Ce Monsieur de Dorci me fait des yeux horribles ,
Plus menaçans, plus noirs ! leurs regards sont terribles.
Je ne puis remuer, prenez garde à cela ,
Sans être galopé par ces maudits yeux-là.
Ils ont beau s'expliquer , m'annoncer quelque esclandre ,
Je m'obstine toujours à ne pas les entendre.
Mais, Messieurs les jaloux sont gens très-emportés ,
Et je crains de sa part quelques indignités ,
Qui me compromettant . . .

FORLIS.

Allons , poursuis , tiens tête.
Pour un homme brillant, peu de chose t'arrête.
Qu'importe que Dorci te regarde un peu noir ?

ULTRAMONTIS.

Eh mais ! dans quelque coin, s'il me trouvoit le soir ?
Tout brillant que je suis, je ne suis pas son homme :
Quand un rival s'y met, on prétend qu'il assomme.
L'obscurité vaut mieux.

FORLIS.

Quoi qu'il en soit, Merlin ,
Il faut qu'à notre honneur nous en venions enfin.

Si Dorci nous devine, en son ardente ivresse,
 Il ira tout gâter ce qu'a fait ton adresse.
 Prévenons de ses feux les transports imprudens :
 Je compte bien instruire Hortense avec le tems.
 Jusques-là, bouche close, il le faut; patiente.
 Endure un jour encor son humeur pétulante.
 A propos, dis-moi donc?...

ULTRAMONTIS.

Que voulez-vous savoir?

FORLIS.

Ta piece, n'est-ce pas, est toujours pour ce soir?

ULTRAMONTIS.

Toujours.

FORLIS.

Es-tu content?

ULTRAMONTIS.

Elle fera scandale.

J'ai su, fans être vu, me glisser dans la salle.
 La répétition, Monsieur, m'a consterné.
 Ces malheureux Acteurs, ils ont tout anonné.
 L'un parle entre ses dents, l'autre qui s'inquiete,
 Regarde dans le trou du souffleur qu'il répète.

F iv

88 MERLIN BEL-ESPRIT,

Les tirades sur qui j'avois le plus compté ?
Insipides les traits ? néant. Tout a raté.
Les nez auront beau jeu , si cela continue.
La piece à Floridor par bonheur s'attribue :
Moi , j'entretiens ce bruit ; je le trouve très-bon ,
Et je me fais siffler par procuration.

FORLIS, *en riant.*

Oui ?

ULTRAMONTIS.

C'est une douceur ; enfin , je m'exécute.
Merlin , pour le succès , Floridor , pour la chute.

FORLIS.

Motus : quelqu'un s'avance ; on entre , c'est Dorci.
Reste : adieu , je me sauve , & te laisse avec lui.



SCENE II.

DORCI fils, ULTRAMONTIS.

DORCI.

C'EST vous que je cherchois. Un mot, & je vous quitte.

ULTRAMONTIS, *avec une importance comique.*

Apprenons, avant tout, le but de la visite.

Je vois d'instruction, vous êtes amoureux,

Vous venez à la source, avouez trop heureux !...

DORCI, *agité, & ne se possédant qu'à peine.*

Non, non ; l'instruction n'est point ce qui m'attire,

Et la vôtre, sur-tout, ne pourroit me séduire.

Vous allez, m'a-t-on dit, vous marier ?...

ULTRAMONTIS, *d'un air vague & distrait.*

Le fait

Est incertain.

DORCI.

Est sûr. Ce n'est plus un secret.

Vous épousez Hortense ?...

ULTRAMONTIS.

Elle en vaut bien la peine ;

90 MERLIN BEL-ESPRIT,

Et j'aurois, en ce cas, des rivaux par douzaine.

Convenez, elle est fraîche & piquante ma foi ;

C'est un minois, Monsieur, fait tout exprès pour moi.

F O R L I S.

Fort bien ; mais j'avois , moi , la parole du pere ,

Et l'aveu de la fille, & celui de sa mere.

U L T R A M O N T I S, *prenant une prise de tabac.*

C'est quelque chose....

D O R C I, *trépignant d'impatience.*

Oh ! tout. Je vous le prouverai.

U L T R A M O N T I S, *froidement.*

J'en doute ; j'ai des droits, & je les soutiendrai.

D O R C I.

Vous, songer à l'hymen où prétend ma tendresse !

U L T R A M O N T I S.

Le célibat pourra tempérer votre ivresse.

D O R C I.

A vos desseins, sur l'heure, il vous faut renoncer.

U L T R A M O N T I S, *à part, & gaiement.*

Ceci ne laisse point que de m'embarrasser.

D O R C I.

Allons, promettez-moi....

U L T R A M O N T I S.

Si vous vouliez permettre
Qu'on pût tout discuter, avant de rien promettre.

D O R C I.

Eh ! non ; parlez , optez ou je ne réponds pas

U L T R A M O N T I S.

Moi , je réponds de tout : ces amoureux débats
Ne doivent point, je crois, troubler mon équilibre....
Je combine

D O R C I.

Cédez : après , vous ferez libre !

U L T R A M O N T I S , *jouant la colere.*

C'en est trop : dans tout Naple, on vous dira, je crois,
Que les Ultramontis se fâchent quelquefois.
Ils s'observent d'abord , tant qu'on veut ; mais ensuite
(J'en préviens) un éclair ne prend pas feu plus vite.
Je fais même qu'alors ils font un peu brutaux.
Le sage devient homme , & l'homme est un héros.

(Il se détourne pour rire.)

DORCI.

Hé bien? donc, but à but. Lorsque l'amour me presse,
J'exterminerois, moi, les sept Sages de Grece.

ULTRAMONTIS, *reprenant son sérieux.*

Exterminer! tenez, le mot est un peu fort.
En l'évaluant bien, vous en ferez d'accord.

DORCI.

Chicanez sur les mots, soit.

ULTRAMONTIS.

La remarque est sûre.

DORCI, *mettant la main sur son épée.*

Moi, voici mon génie & ma littérature.

ULTRAMONTIS.

Moi, ce n'est pas la mienne.

DORCI.

Ah! c'en est trop; enfin,
Ou qu'on me cede Hortense, ou l'épée à la main.

ULTRAMONTIS.

Ou l'épée à la main! sentez-vous la portée
De cette alternative?

DORCI, *furieux.*

Elle est très-méditée.

ULTRAMONTIS, *posant la main sur la
garde de son épée, & se ravissant.*

Mettez donc au hasard d'un combat incertain,
Un cerveau créateur, utile au genre humain !...
Quand je peux voir, en paix, mûrir ma destinée,
Au feu d'une valeur vague, & mal ordonnée,
Je m'abandonnerois !... moi, docte citoyen !
Vous verrez qu'on fera philosophe pour rien...
Non, Monsieur, battez-vous, comme aux tems d'ignorance ;
Dieu merci, nous touchons aux jours de la science.
J'en profite, & j'espère, en mes vœux modérés,
Mourir tard, comme ont fait tous les gens éclairés.

DORCI.

Je le suis maintenant sur ce que je dois croire
D'un si brave rival. . . .

ULTRAMONTIS.

Il est d'aimer la gloire
Différentes façons ; j'ai choisi celle-là.

DORCI.

Aussi, pour vous juger, je vous attendois-là.

94 MERLIN BEL-ESPRIT,

J'apperçois Callidès, qui vers ces lieux s'avance,
Et d'un tel entretien, je sens trop l'importance,
Le sublime sur-tout !... pour que j'y sois pour rien.

ULTRAMONTIS, *à part.*

Bon!

DORCI.

Ferme !... à raisonner, encouragez-vous bien.
La valeur risque trop ; la peur est salutaire.
Conservez-vous, faquins, pour éclairer la terre.
(*Il sort en regardant, avec dédain, Callidès qu'il
rencontre & qui arrive très-posément.*)

SCENE III.

CALLIDÈS, ULTRAMONTIS.

ULTRAMONTIS, *à part & toujours gaiement.*

ATTRAPPE.... Avec cet autre, on peut du moins causer
Nos courages, je crois, doivent sympathiser.

CALLIDÈS, *avec beaucoup de gravité, & aussi froid
que Dorci a été bouillant.*

Comment ? par quel hasard vous vois-je en conférence
Avec ce jeune fou, tout pétri d'ignorance ?...

ULTRAMONTIS, *l'interrompant.*

Et d'un maudit amour qui n'entend pas raison.
Il est ennemi né de la discussion,
Et qu'en arrive-t-il ? qu'au moindre choc, je gage,
Lés esprits animaux ont sur lui l'avantage ;
Esprits fort querelleurs, & dès-lors très-gênans.
Comment ?...c'est qu'ils en sont par fois impertinens.

CALLIDÈS.

Il court un bruit confus qu'il idolâtre Hortense.
Il croit, parce qu'il aime, avoir la préférence.
Peut-être, que fait-on, parce qu'il est aimé,
Il s'en flatte, & voilà mon jeune homme allumé !
Il consulte son cœur, & le cœur est si bête !

ULTRAMONTIS.

Le vôtre est plus raffiné.

CALLIDÈS.

Avec un peu de tête,
On se met au-dessus de ses illusions.

ULTRAMONTIS.

Moi, je tiens pour les sens. Je suis de ces fripons
Qu'entre nous la nature a fait très-combustibles.

CALLIDÈS.

Et dès-lors de soucis encor plus susceptibles.

96 MERLIN BEL-ESPRIT,

ULTRAMONTIS.

De soucis!... Oui, bien vu. Quoi! toujours observant!

CALLIDÈS.

Convenez que le rire est trompeur bien souvent.
Je ne m'y ferois pas.

ULTRAMONTIS.

J'en use dans mes crises.

CALLIDÈS.

Eh! oui, pour dérouter; & delà, les méprises.

Triste, ardent & profond.

ULTRAMONTIS.

Justement, rêve creux.

CALLIDÈS.

De l'ennui dans le cœur, & l'esprit vapoureux.

ULTRAMONTIS.

Un je ne fais quel sombre

CALLIDÈS.

Un dégoût de la vie.

ULTRAMONTIS.

Alte-là, s'il vous plaît; je l'aime à la folie.

CALLIDÈS.

CALLIDÈS.

Détour. C'est un fardeau qu'on porte avec souci,

ULTRAMONTIS, *éclatant.*

Ma foi, je l'ai porté fort gaîment jusqu'ici.

CALLIDÈS.

Quelle gaîté, bon Dieu !

ULTRAMONTIS.

Quoi ! vous n'en tenez compte ?

CALLIDÈS.

Quoi ! de feindre avec moi, vous n'avez pas de honte ?

Mieux que vous ne croyez, j'ai lu dans votre cœur ;

Plus fortement qu'un autre, il ressent un malheur.

J'entends de ces malheurs, où l'ame s'intéresse.

La vôtre est, je le vois, faite pour la tendresse ;

Et si la belle Hortense, en ces lieux, dans ce jour,

Etoit, sans nul espoir, ravie à votre amour ?

ULTRAMONTIS, *très-vivement.*

Hem ! ne plaisantons point. Peste ! cette aventure

Me feroit, & pour cause, une mortelle injure...

Eh ! fait-on quel rival assez déterminé ? ...

CALLIDÈS.

Je vous le disois bien ; brûlant, passionné,

G

98 MERLIN BEL-ESPRIT,

Toujours prêt d'incliner pour les partis extrêmes!
Contre nos sentimens , que peuvent nos systêmes ?
Hé bien ! ce coup , Monsieur , est tout prêt d'arriver.

ULTRAMONTIS.

Quoi ! sérieusement ?

CALLIDÈS.

Reste à s'en préserver.

ULTRAMONTIS.

Soit. Voyons.... quels moyens d'écarter son atteinte?

CALLIDÈS.

Il en est.

ULTRAMONTIS.

Qui sont-ils ? Dites-les sans contrainte.

Je parle au nom d'un cœur qu'opprime un tendre ennui.
Je verrai bien s'ils sont efficaces pour lui.

CALLIDÈS.

Infailibles.

ULTRAMONTIS.

Tant mieux.

CALLIDÈS.

Par eux seuls, l'ame humaine,

De sa prison s'élance, & fait briser sa chaîne.
Par eux, l'homme sublime, & libre en son effor,
Echappe à la nature & fait mentir le sort....
Quand on sent comme vous, quand le jour importune.....
Le suicide fauve & prévient l'infortune.

ULTRAMONTIS, *avec emphase.*

Qu'entends-je ? ô terre ! ô Ciel ! & toi, flambeau divin....

(*Du ton le plus familier.*)

Songez donc quel scandale, & quel affreux dessein !

CALLIDÈS.

Songez donc que Socrate avala la ciguë.

ULTRAMONTIS.

Socrate a très-mal fait.... Moi, d'une ame abattue,
Accélérer ma fin.... Oh bien ! je vous promets,
Que c'est un attentat qu'on ne verra jamais.

CALLIDÈS.

Quoi ! vos maux ?....

ULTRAMONTIS, *comme prenant un parti violent.*

Je vivrai !... je m'en sens le courage.

100 MERLIN BEL-ESPRIT,

CALLIDÈS.

Mais qui se tue en a.

ULTRAMONTIS.

J'en aurai davantage.

CALLIDÈS.

Que de foiblesse, ô Ciel!

ULTRAMONTIS.

De bon sens! Ah! parbleu;
Qu'on m'y prenne à mourir, & de mon propre aveu!
Le fort ici me place, & je reste à mon poste:
Quand on craint d'arriver, pourquoi courir la poste?
L'existence est un don que nous ont fait les Dieux;

(*En s'inclinant.*)

J'y tiens par habitude... & par respect pour eux;
Et je veux bien, plutôt que ce bras m'expédie,
Souffrir, cent ans encor, les horreurs de la vie.

CALLIDÈS *avec un dédain tranquille.*

Oui, riez, plaisantez, souffrez tout, n'osez rien.
Ce que j'en disois, moi, c'étoit pour votre bien;
Et la consommation, votre digne salaire,
Fera pour vous, un jour, ce que vous n'osez faire.

(*D'un ton plus insinuant, & lui présentant un pistolet.*)

Voyez, ravisez-vous.

COMÉDIE. 101

ULTRAMONTIS.

Je suis mort.

CALLIDÈS.

Autant vaut.

Allons, cette arme-là n'est pas ce qu'il vous faut.

SCÈNE IV.

ULTRAMONTIS *seul, & frissonnant*
encore.

IL est original avec son suicide !

Morbleu, pour le conseil, le drôle est intrépide.

Je voudrois bien le voir dans l'exécution.

(Comme parlant encore à Callidès.)

Mes jours me sont sacrés, & la consommation,

Comme tu le prédis, n'y mordra pas, j'espere.

(Revenant sur le devant de la scène.)

L'enjouement, ce me semble, à ce mal est contraire.

Je ne le perdrai pas, c'est un ferme parti ;

Et nargue du prophète il en aura menti.

Des deux rivaux que j'ai, le zèle s'évertue ;

L'un prétend me tuer, l'autre que je me tue.

! Ils sont gais.... On approche ; allons, plus de délais :

G iiij

Dans la peur du revers, dépêchons le succès ;
C'est la mere.... brusquons : de me plaire jalouse ,
Qu'elle m'accorde Hortense, & que Dorci l'épouse.

S C E N E V.

Me. DE NORVILLE, ULTRAMONTIS.

Me. DE NORVILLE.

COMTE, vous me voyez dans un saisissement !
On ne peut donc pas être utile impunément ?

ULTRAMONTIS.

Quoi ?

Me. DE NORVILLE.

Lisez.

ULTRAMONTIS *lit.*

» Prenez garde, on cabale, on intrigue,
» Et contre nos amis, il se forme une ligue.
» De ce que j'aurai su, j'irai vous avertir ;
» A tout événement, comptez sur un martyr.
» De Nelson. »

(*Remettant la lettre.*)

Mots en l'air dont Nelson vous régale !

D'ailleurs, l'esprit n'est rien sans un peu de cabale.
Je rirois de l'avis dont vous vous affligez,
Et sous ma garde, moi, je prends vos protégés.

(*Lui voyant encore du trouble.*)

Quoi! toujours alarmée, après cette assurance!
Eh! oui, je laisserois triompher l'ignorance!
Non, non, Messieurs les fots, il faudra, s'il vous plaît,
Que le monde s'éclaire en dépit qu'il en ait.

ME. DE NORVILLE.

Ah! je renaiss, pardon. Vous rassurez mon ame,
Et ma sécurité. . . .

ULTRAMONTIS, *regardant toujours, dans la*
peur que Callidès ne revienne.

Comptez sur moi, Madame.

ME. DE NORVILLE.

Vous allez, n'est-ce pas, voir cette nouveauté?

ULTRAMONTIS, *se remettant.*

Je la protege.

ME. DE NORVILLE.

Bon.

ULTRAMONTIS.

L'Auteur m'a consulté.

(*D'un ton caressant.*)

Ah çà, pour mon hymen êtes-vous résolue ?

La chose, fans mentir, devroit être conclue.

Me. DE NORVILLE.

Mais, si vous l'exigez, il faudra bien céder.

A qui mérite tout, il faut tout accorder.

ULTRAMONTIS.

Tenez, je serai franc ; c'est qu'en pareille affaire,

Un peu de promptitude est vraiment nécessaire.

Vers le but, quand il aime, un cœur se sent poussé,

Et je suis l'Avocat d'un Amant fort pressé.

Me. DE NORVILLE.

Hé bien ! que de mes soins hardiment il dispose.

Puisque vous la plaidez, il doit gagner sa cause.

ULTRAMONTIS.

Eh ! vîte, s'il vous plaît, très-vîte : n'allez pas

En croire Callidès ; je n'en fais pas grand cas,

Je vous l'ai déjà dit ; il est alerte à nuire ,

Et, fans le mettre en tiers, nous pouvons tout conduire.

M. DE NORVILLE.

Quoi ! toujours Callidès ?

ULTRAMONTIS.

A parler franc, je croi,

Que de chef du Parnasse il remplit mal l'emploi.
Ah ! parbleu , si jamais j'obtiens un pareil titre ,
C'est moi qu'il faudra voir m'ériger en arbitre ,
Entamer les erreurs dont nous sommes imbus ,
Et , coupant dans le vif , extirper les abus.
Pour substantier un peu votre littérature ,
J'aurois , moi qui vous parle , une manufacture ,
Un magasin ouvert de réputations
De tout genre , à tout prix , sur-tout de pensions ,
Précieux lénitifs , restaurans efficaces ,
De l'esprit en langueur , réparant les disgraces.
C'est alors qu'on viendrait , poussé d'un heureux vent ,
Au docte réservoir , s'abreuver plus souvent !
Tout pauvre diable , esclave & martyr de la rime ,
Iroit flairer la caisse , & reviendrait sublime.
Point d'à-compte sans nous sur l'immortalité :
S'adresser au bureau , sinon , l'obscurité.
Quelques Auteurs rétifs crieroient en vain famine ;

(*Avec une galanterie comique.*)

Le Caissier seroit sourd , ainsi que sa Corine.
Vous donneriez des bons de gloire , ou de ducats ,
Et le Comte , au porteur , paîroit sur vos mandats.
Je ne vous parle pas des autres avantages
Que j'aurois & que j'ai

Me. DE NORVILLE.

Comment ?

ULTRAMONTIS.

Dans mes voyages,
 Moi, j'ai marqué par-tout, & par-tout j'écrirois ;
 Aux beaux-esprits lointains, je tendrois nos filets.
 Nous pourrions, les tenant sous un joug volontaire,
 Envoyer la science aux deux bouts de la terre.
 Ma foi, (je le dis bas dans la peur des jaloux)
 Encor deux gazetins, & le globe est à nous.
 Déjà de mille endroits, (& leurs soins me confondent)
 Petits Lettrés naissans, bien ou mal me répondent,
 Et, s'il le faut, un jour notre zele hardi
 Fera briller le Nord aux dépens du Midi.

Me. DE NORVILLE, *dans l'admiration.*

Hé bien ! nous parlerons d'une telle entreprise ;
 L'idée en paroît vaste, & le plan m'a surprise.
 C'est l'heure du spectacle.... allons, & de retour,
 L'amitié vous promet de couronner l'amour.

ULTRAMONTIS.

(*Tirant sa montre.*)

Mais vous partez trop tôt : qu'est-ce donc qui vous presse ?

Je n'arriverai, moi, qu'à la fin de la piece.
En exposant les faits, nos rimeurs font si bien,
Qu'une fois éclairci, je n'y comprends plus rien.
Quant au noeud, je m'en passe: au fait, suivre une intrigue,
C'est, pour un esprit vif, un travail qui fatigue.
Tout juste au dénouement, par fois trop prolongé,
Je siffle ou j'applaudis, & l'ouvrage est jugé.

Fin du quatrieme Acte.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.
FINETTE, ULTRAMONTIS.

FINETTE, *courant après Ultramontis.*

JE vous suis.

ULTRAMONTIS, *allant très-vîte.*

Laisse-moi.

FINETTE, *le rattrapant.*

La résistance est vaine.

(*A part.*)

Effrayons-le, à mon tour, sur l'hymen qui nous gêne...

ULTRAMONTIS.

Hé bien ! qu'est-ce ? voyons.

FINETTE.

A ce que je puis voir,
Vous comptez épouser Hortense dès ce soir ?

ULTRAMONTIS.

Affurément j'y compte, & rien ne m'est contraire;
Je suis autorisé par le choix de la mere.

FINETTE.

Il est vrai.... mais tenez, (voilà mon grand souci,)
De son côté, la fille a fait un choix aussi;
Et par de dures loix vainement lutinées,
Les premieres amours sont toujours obstinées.
C'est, vous le voyez bien, le diable que cela!
Une mere est ici, mais la nature est là.

ULTRAMONTIS.

Qui se taît....

FINETTE.

Qui se plaint. Jugez quels vœux renverse
Un tiers autorisé qui vient à la traverse!
Si par force il nous prend, par ruse on s'en défait :
Croisant celui qu'on aime, il est celui qu'on hait.
Chaque pas à l'honneur présente un précipice.
Nous marchons sur le bord, tout exprès le pied glisse,
L'œil se trouble, on périt.... & , soit dit entre nous,
Un instant fait un sot, d'un très-illustre époux.

ULTRAMONTIS.

Oh! si je fers l'amant, il ne m'importe gueres ;

110 MERLIN BEL-ESPRIT,

Les chagrins du mari ne sont plus mes affaires.

Il a le cœur formé....

FINETTE.

Le front à l'avenant.

ULTRAMONTIS.

Quant au mien, il est prêt.

FINETTE.

Et d'un calme!

ULTRAMONTIS.

Etonnant.

FINETTE.

Quoi! les Ultramontis, dont la gloire y repose,
Ne seront pas fâchés qu'on y glisse autre chose?

ULTRAMONTIS.

Pourquoi donc? on fait vivre.

FINETTE.

Oui?... l'avis est charmant,

J'en fais qui vous prendroient par accommodement;
Mais nous y trouverions un obstacle invincible....
D'un jaloux, jeune encor, la rage est inflexible,
Et nous en avons un si déchaîné!

COMÉDIE. III

ULTRAMONTIS, *affectant la plus grande assurance.*

Dorci ?

Je fais ce qu'il fait faire, & je le brave aussi.

FINETTE, *feignant de regarder si personne n'écoute.*

Ciel ! gardez-vous en bien ; Monsieur, dans sa colere,

De vous, avant la nuit, il songe à se défaire.

Lui-même il me l'a dit ; je ne l'invente pas....

ULTRAMONTIS, *à part.*

Il peut le faire, au moins, comme il le dit.

FINETTE.

Hélas !

Je vois....

ULTRAMONTIS, *regardant du côté de la porte.*

Hem ! que vois-tu ?

FINETTE.

Qu'il n'est plus de remede.

Quand le nombre l'emporte, il faut bien qu'on y cede.

Ils ont des bras d'une aune.

ULTRAMONTIS, *commençant à trembler.*

Et quelque chose au bout,

Je gage ?

FINETTE.

Oh ! ces gueux-là sont capables de tout.
Le signal est donné, lorsque le jour plus sombre....

ULTRAMONTIS.

Et tout ce que je crains, c'est de mourir à l'ombre !

FINETTE, *avec un cri de douleur.*

Ah ! Comte, ils vous tueront.

ULTRAMONTIS.

Et fort à contre-tems,

Vas, cours, vole, fais-lui contremander ses gens.

FINETTE.

Le jour, on voit au moins les coups qu'on vous applique,
S'il faut les recevoir, le fait est authentique,
Et l'on fait.... qu'en penser; mais le soir ! quel brutal !

ULTRAMONTIS.

Tiens, si par toi j'échappe à ce complot fatal,
Si tu peux de Dorci calmer l'ame jalouse,
Pour t'en remercier, moi, soudain je t'épouse.

FINETTE, *après s'être cachée pour rire.*

Quoi ! deux femmes !

ULTRAMONTIS.

Eh ! non, c'est une, tout au plus.
Je

Je ne te leurre point de contes superflus ;
 Puis, les gens tels que moi , font au-dessus du blâme.
 Tout bon naturaliste est un peu polygame.

FINETTE.

Hem ! quel monstre est cela ?

ULTRAMONTIS.

Ne perds pas un instant.

FINETTE.

Ciel ! Dorci pere & fils !

ULTRAMONTIS , *s'enfuyant à toutes jambes.*

Au spectacle on m'attend.

(*Finette rit, & fait, avant de sortir, des signes pour rassurer le jeune Dorci.*)



SCENE II.

DORCI pere, DORCI fils.

DORCI pere.

EN bien! mon fils, le vent t'est donc toujours contraire?
 Il ne faut pourtant pas que ton cœur désespere.
 Allons, console-toi; je vais tout hasarder:
 Quand la manœuvre est bonne, on est sûr d'aborder.
 Tiens, la mer. Ce n'est-là qu'une simple menace:
 Au fort de la tourmente, on songe à la bonace.
 La navigation ressemble à tes amours:
 Les ouragans, l'espoir; puis enfin les beaux jours.

(*A son fils qui paroît distrait.*)

Tâchez de m'écouter, Monsieur, causons ensemble.
 Connois-tu bien les gens que ce séjour rassemble?

DORCI fils, *d'un ton ironique & amer.*

Ce sont de grands esprits, de fameux Ecrivains,
 Des Sages mêmes....

DORCI pere.

Bah! des mortels les plus vains.

Il me semble qu'ici la sagesse à la mode,
 Des vices lucratifs de grand cœur s'accommode.
 Grace à cette sagesse, on est fat, arrogant,
 Frondeur audacieux, humble & souple intrigant,
 Pliant aux tems, aux lieux, l'ame la plus servile,
 Mauvais finge à la Cour, & despote à la ville.
 Pour mieux nuire, on se met sous de puissans abris,
 On vend force venins sous le beau nom d'écrits;
 Par eux de mille erreurs infectant la jeunesse,
 De l'Etat que l'on trompe, on détruit la richesse.
 Au fait, je t'interdis pareilles liaisons :
 N'as-tu pas mon exemple ? il vaut bien leurs leçons.
 Ne vas point me donner, au terme de mon âge,
 Le chagrin de te voir trancher du personnage,
 Immoler (& pour qui ?) cette simplicité,
 Sauve-garde des mœurs, chère à la probité.
 Où sont donc ces clartés si frappantes, si vives ?
 Des Docteurs, il en pleut ! mais où sont vos convives ?
 Avec votre raison, tout va de pis en pis ;
 L'esprit & le régime ont glacé tout Paris.
 Nos ancêtres étoient des gens d'une autre étoffe.
 Qui se bat & boit bien, est le seul philosophe.

D O R C I fils, *en souriant.*

Qui croirois-je que vous ? dirigez votre fils !

H ij

116 MERLIN BEL-ESPRIT,
Je n'apprendrai jamais qu'à vous être soumis.

D O R C I pere.

Bon cela ! reste à voir, Madame de Norville.
Il faudra bien, morbleu, qu'elle change de style.
Hortense t'est promise, & tu l'auras : je vais,
De la bonne façon, plaider tes intérêts ;
Mais, ne l'abuse point par une foi trompeuse ;
Et, même après l'hymen, songe à la rendre heureuse ;
A prévenir ses vœux, à contenter ses goûts.
Au lieu d'un esprit fort, il lui faut un époux.
N'imite pas ces gens, vantés pour leur belle ame,
Qui croiroient s'abaisser, s'ils aimoient trop leur femme.

D O R C I fils.

Ah ! je vous jure ici....

D O R C I pere.

Fort bien ! jure... & tiens bon.
Je vais trouver la mere ; elle entendra raison.



SCENE III.

DORCI fils, *seul.*

ELLE n'entendra rien; j'ai bien peu d'espérance,
Et ma seule ressource est dans le cœur d'Hortense.
C'est elle! qu'est-ce donc? quel transport?

SCENE IV.

HORTENSE, FINETTE, DORCI fils.

FINETTE.

AH! Monsieur?

Nous vous cherchions par-tout, & Dieu fait quelle ardeur
Précipitoit nos pas! Livrez-vous à la joie,
Au plaisir, à l'espoir que l'amour vous renvoie!

HORTENSE.

Oui, cher Dorci, je viens d'entretenir Forlis:
Rendez la confiance au meilleur des amis;
Il nous sauvera tous: grace à son artifice,
De nos persécuteurs, lui seul nous fait justice.
Votre pere nous quitte; hé bien, Forlis l'attend;
Il le mene au spectacle, & l'informe à l'instant

H iij

De tout ce qui se passe. Ecoutez cette piece....

Mais, non; je ne veux point prévenir votre ivresse.

Ce Comte Ultramontis, si détesté par vous,
Est un fourbe charmant, qui ne l'est que pour nous.

DORCI.

Ultramontis! comment? à peine je respire.

FINETTE.

C'est en courant, Monsieur, que l'on vient vous instruire:
On remet les détails pour un autre moment.

DORCI.

Hortense! je succombe à mon ravissement.

FINETTE.

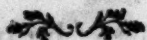
On approche; ce sont nos pédans qui surviennent;
Ils joueront de leur reste; à la fin ils en tiennent.
Vous, de votre côté, vous, du vôtre, sortez.
Je veux voir l'air qu'ils ont en ces perplexités.

DORCI.

Adieu.

FINETTE.

Fuyez.... allons!...



SCÈNE V.

LES ORIGINAUX, FINETTE.

DURCET.

LA friponne est jolie !

BROUSSIN, *la lorgnant.*

Une taille à la grecque.

DURCET.

Un air qui fait envie.

FINETTE.

(A Durcet qui la prend sous le menton.)

Miséricorde ! il lorgne ! ... Ah ! daignez me laisser.

DURCET.

On peut, si vous voulez, vous apprendre à penser.

FINETTE.

Non pas, Monsieur l'Abbé. Voyez le bon apôtre !

Je pense à ma manière, & ce n'est point la vôtre.

DURCET.

Entre nous, la pudeur, quoi que l'on en ait dit,

N'est plus une vertu, je crois l'avoir écrit.

H iv

FINETTE.

Je ne vous lis pas, moi.

DURCET.

Tant pis ! dans mon ouvrage,
 Vous verriez qu'on est sotte, alors qu'on est trop sage.

FINETTE.

L'excès n'est point mon vice.

CALLIDÈS.

Y songez-vous, Durcet ?
 N'allez-vous pas encor enhardir son caquet ?

FINETTE, *aux Originaux.*

Paix ! l'oracle a parlé.

CALLIDÈS.

(*S'éloignant un peu de Finette qui se rapproche &
 prête l'oreille.*)

Çà, de la Comédie
 De Monsieur Floridor le destin s'expédie.

DURCET.

Sa chute est infaillible ; il ne peut échapper ;
 Des pièges de la mort j'ai su l'envelopper.

VERSAC.

Bon !

COMÉDIE. 121

CALLIDÈS.

Le goût l'exigeoit.

FINETTE.

Quelle humeur débonnaire!

(*A Callidès.*)

Remerciez-le donc : c'est un trait exemplaire !

Pour moi , je veux favoir quel est l'événement ;

Voici l'heure, j'y cours, & vous quitte un moment.

(*Durcet la suit des yeux ; Broussin la poursuit jusques dans la coulisse, la lorgnette à la main.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, excepté FINETTE.

(*Versac écrit sur un des côtés du Théâtre.*)

BROUSSIN, revenant.

ET fugit.

CALLIDÈS.

Un minois suffit pour vous séduire.

(*Il les rassemble mystérieusement autour de lui.*)

Mais j'approfondis, moi, tout ce qui peut vous nuire.

Souvent un maître aveugle, épris des grands talens,
 Garde de fots valets qui sont très-insolens.
 Que l'on écrive ou non, pour les races futures,
 Ces coquins-là s'en vont épiant vos allures;
 Et, sans le moindre égard pour le docte vallon,
 L'antichambre flétrit les lauriers du fallon;
 Les soubrettes sur-tout race oisive & félonne,
 Dont la langue vous pique, & dont l'œil vous talonne.
 Ecoutez; celle-ci voudroit vous voir chasser;
 Et je pense qu'on peut aider à l'expulser.

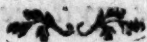
BROUSSIN, *qui a tâché d'entendre.*

Vous complotez; mais moi, quand elles sont gentilles,
 Je veux qu'on soit du moins tolérant pour les filles.
 J'écrirai là-dessus.

VERSAC, *sortant d'une profonde rêverie, & écartant Broussin, en lui donnant un coup ave son manuscrit.*

Amis trop généreux,
 Mon livre est achevé; l'univers est heureux.

BROUSSIN, *essoufflé, crachant & toussant.*
 Le geste ne l'est pas.



SCENE VII.
FINETTE, LES MÊMES.

FINETTE.

SAVEZ-VOUS la nouvelle ?

La piece

DURCET.

Hé bien ?

VERSAC.

Voyons.

CALLIDÈS.

Parlez, réussit-elle ?

FINETTE.

On vient de la huer, à triple carillon.
L'Auteur s'est, dans sa loge, évanoui, dit-on ;
Même, on dit qu'il est mort. Les connoisseurs en chute,
Ne se rappellent point pareille culebute ,
De mémoire d'Auteur : le parterre inhumain,
Par excès de malice, a voulu voir la fin,
Que j'en rie à mon aise !

DURCET.

Il a ce qu'il mérite.
Ecrivain fans chaleur, dont le nom seul m'irrite.

CALLIDÈS.

Esprit enluminé de la couleur du tems.

VERSAC.

Sans avoir un succès, il écriroit cent ans.

FINETTE *les agaçant.*

Le voilà chu ! vivat ! aiguifons l'épigramme.

CALLIDÈS.

Cela plaît à l'esprit.

DURCET.

Et fait plaisir à l'ame.

FINETTE *s'enfuyant à toutes jambes.*

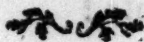
Je vois qu'à mon récit on prend assez de goût :
Mais, Messieurs, je vous trompe, & ne fais rien du tout.

VERSAC.

Ciel !

CALLIDÈS.

Qu'entends-je ?



SCENE VIII.

LES MÊMES, excepté FINETTE.

DURCET.

UN atôme, avoir cette impudence!

CALLIDÈS.

Hé bien! voulais-je, à tort, punir son insolence?

VERSAC.

Nous narguer! nous tromper!

DURCET.

J'en suis tout étourdi,
Si ce bourreau d'Auteur alloit être applaudi!



SCENE IX.

ULTRAMONTIS, LES MÊMES.

ULTRAMONTIS, *avec le trouble d'un héros tragique.*

CIEL ! où fuir ? où cacher notre mésaventure ?

VERSAC à Durcet.

Mais ceci, ce me semble, est d'un finistre augure !

ULTRAMONTIS, *s'appuyant sur Durcet.*

Laissez-moi raffermir mes esprits effrayés

Plus de foi, plus d'honneur ! c'est nous qu'on a joués.

CALLIDÈS.

Nous ?

ULTRAMONTIS.

Voilà le secret.

DURCET.

O fureur !

VERSAC.

O détresse !

BROUSSIN.

O!...

ULTRAMONTIS.

Nous faisons, tout net, le sujet de la piece.
Nous y sommes parlans; aucun n'est épargné....
Il faut voir de quel ton Callidès est berné !
Brouffin tout de son long y transfit dans sa niche.
Mon nom y vient cent fois égayer l'hémistiche.
Versac....

VERSAC.

Déroute entiere.

CALLIDÈS.

Eh! quoi! vous n'avez pu?...

ULTRAMONTIS.

Comment? je cabalois; mais ils m'ont reconnu.
Alors, je suis resté triste, confus, & blême :
De mes propres sifflets, on m'eût sifflé moi-même.

BROUSSIN, *voyant qu'Ultramontis s'échauffe.*
Fort bien!

ULTRAMONTIS.

Oh! oui, fort bien; nous avons tous péri.
L'ouvrage est exécration!... ils n'en ont pas moins ri.
Ce public ostrogot a fait un tintamarre!
Il me poursuit encor.... Je l'entends... le barbare!

128 MERLIN BEL-ESPRIT,

Ah ! si vous aviez vu tout ce tumulte-là ;
Les flots amoncelés au milieu des *paix-là* ,
Les flux & les reflux ! ce meurtre volontaire ,
Où le rire a gagné les calchas du parterre !
Poètes, profateurs, l'un sur l'autre égorgés !...
Dieu ! qui vois leurs revers , permets qu'ils soient vengés !

CALLIDÈS, *avec calme.*

Littérateurs François , quelle alarme est la vôtre ?
On nous arrache un masque , il faut en prendre un autre,

DURCET.

Sans doute.



SCENE

SCENE X.

LES MÊMES, M. & Me. de NORVILLE,
HORTENSE, FINETTE, DORCI
pere, DORCI fils, FORLIS.

(Pendant le commencement de cette Scene , les deux
Dorci & Forlis causent ensemble , & à part. Finette
est près d'eux.)

Me. DE NORVILLE, ne les appercevant point
dans son trouble.

O N n'a rien vu d'égal à ce train-là !
C'est un assassinat ... & l'on souffre cela !
Voilà donc ce qu'on gagne à montrer du génie !
Quel supplice pour moi ! pour eux quelle avanie !
Faut-il les voir , les fuir ? que faire désormais ?

(A M. de Norville qui n'est
entré qu'après elle.)

Auroient-ils mérité ? ... C'est vous, Monsieur ? Jamais,
A vos yeux, maintenant , je n'oserai paroître.

M. DE NORVILLE.

Pourquoi ? cet accident est un bonheur peut-être :
Mon amitié

130 MERLIN BEL-ESPRIT,

Me. DE NORVILLE, *dans la plus grande agitation.*

Cessez

M. DE NORVILLE.

Je n'en veux pour garant,
Que l'hymen de ma fille & du plus tendre amant.

Me. DE NORVILLE.

Eh ! mais, je vous l'ai dit, le Comte a ma parole.

ULTRAMONTIS.

Si votre choix ne tient qu'à ce gage frivole ,
Le Comte vous la rend.

Me. DE NORVILLE.

Comment ?

ULTRAMONTIS.

Sachez tout net ,
Que le Comte est Merlin , que tout Naples connoît ,
Noble agent de Forlis , son docte secrétaire ,
Qui vous montre aujourd'hui son heureux savoir-faire.

Me. DE NORVILLE, *surprise, confuse & immobile.*

Qu'entends-je ? quoi ! le code ? . . .

COMÉDIE.

131

ULTRAMONTIS.

Est du Merlin tout pur.

Me. DE NORVILLE.

Le Drame ?

ULTRAMONTIS.

Encor Merlin.

VERSAC.

O Ciel !

FORLIS.

Rien n'est plus sûr.

ULTRAMONTIS, à *Callidès & aux autres*

Originaux.

Et cette œuvre comique, où l'on vous turlupine...

Me. DE NORVILLE.

Eh bien ?

ULTRAMONTIS.

Toujours Merlin... le succès l'accoquine.

DURCET.

Etranglons ce maraud !

(*Forlis, Norville, Finette, vont à son secours.*)

DORCI pere, l'arrachant des mains de Durcet.

Tout doux, tout doux, Monsieur !

Respectez un confrere.

FINETTE.

Un bon littérateur.

I ij

ULTRAMONTIS.

Tragi-comique encore, & prôné par vous-même.

D O R C I pere.

Rare, sublime, illustre, & d'un talent suprême.

U L T R A M O N T I S, *d'un air triomphant,*

On étrangle un tel homme !

F O R L I S, *en riant, à Callidès.*

Allons, d'après ceci,

Je crois que vous pouvez prendre votre parti.

C A L L I D È S *à Forlis.*

On vouloit voir jusqu'où vous poufferiez l'outrage.

Adieu. Le mépris venge.

F I N E T T E.

Oui, c'est l'arme du sage.

C A L L I D È S *à sa troupe,*

Marchons.

F I N E T T E.

Peste ! en bon ordre, on se retire enfin.

F O R L I S.

Le corps d'arrière-garde est fermé par Brouffin.

(*Les Originaux se retirent, ayant en tête Callidès,
& Brouffin derrière.*)

SCENE ONZIEME
ET DERNIERE.

LES MÊMES, excepté les Originaux.

FORLIS, à *Madame de Norville*.

PARDON : j'ai cru devoir vous sauver de leur ligue ,
Démâquer le faux goût, l'imposture & l'intrigue ;
Secourir deux amans , qui m'ont ouvert leur cœur ,
Et dont le vôtre alloit immoler le bonheur.

DORCI pere, à son fils, en regardant *Hortense*.

Mon fils, vogue à ton tour, le vent devient propice :
L'esprit est démâté ! Bon sens, gaîté, justice,
Voilà ce qui nous reste : allons, j'ai hâte enfin
D'unir nos deux amans , & d'enivrer Merlin.

ULTRAMONTIS.

Soit. Il vous prend au mot avec reconnoissance ;
Dans ses plus grands succès, c'est-là sa récompense.

Fin du cinquieme & dernier Acte.



L'AUTODAFÉ,
OU
L'AVIS CHARITABLE
D'UN FRATER DE L'INQUISITION.

Tout le Clergé philosophique
Me charge, ami, de t'avertir,
Qu'il va promptement établir
Force bûchers, pour y rôtir (a)
Tous les transfuges de sa clique,
Qu'il n'aura pas pu convertir.
Ainsi, crois-moi, tremble d'avance,
Recommande ton ame à Dieu,
Et mets en paix ta conscience,
Avant que l'on te jette au feu,
En holocauste à la science.

(a) Ce billet qui m'a été adressé justifie mon épigraphe, *Incedo per ignes*; & quand l'idée m'en est venue, je ne me croyois pas si fort en danger.

QUOIQUE tes vers fassent pitié ,
Si tu t'étois laissé conduire ,
On t'auroit , par grace , employé ,
On t'eût révélé l'art d'écrire ;
Et , pour nous alors s'exerçant ,
Rien n'auroit été plus décent
Que ton penchant pour la satire.
De notre système écroulé ,
Tu serois devenu l'apôtre ,
Et ton esprit , par nous réglé ,
Auroit pu , tout bien calculé ,
Généraliser comme un autre.
Que fais-je ? une fois agrégé ,
Peut-être en Hollande , en Russie ,
Tout bonnement on t'eût chargé
Des progrès de la compagnie. . . .

DANS un pamphlet de ta façon ,
Que parles-tu de La Fontaine ,
Montesquieu , Montaigne & Bacon ?
Ces dupes-là , mon pauvre oïson ,
Se sont donné bien de la peine ,
Pour obtenir quelque renom.

QUANT à nous , adroits personnages ,
Nous nous sommes tranquillisés ,

Et sur nous pleuvent les hommages ;
 Sur nous les dons sont épuisés !
 Par l'intrigue favorisés ,
 Nous n'avons pas besoin d'ouvrages.
 Nous vivons , & pensons en sages ;
 Mais nous pensons les bras croisés.
 Tel est le secret du génie ,
 L'art d'être illustre à peu de frais ;
 Et voilà , si je m'y connais ,
 De la bonne philosophie !

MAIS j'entends le signal enfin ;
 On allume fais diligence ;
 Allons , dépêche , esprit mutin ,
 A ta Muse on va mettre un frein ,
 Et punir ton impertinence.
 Tu grilleras , petit malin
 J'en jure par la bienfaisance !

20

F I N.